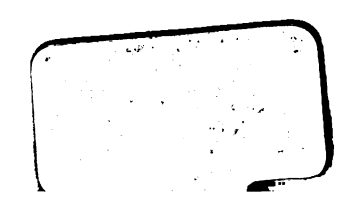




LA LÉGENDE

DE

PIERRE FAIFEU



PARIS

Cabinet du Bibliophile

M DCCC LXXIX



LA LÉGENDE
DE
PIERRE FAIFEU

CABINET DU BIBLIOPHILE

N° XXV

TIRAGE.

320	exemplaires	sur papier vergé (nos 31 à 350).
15	»	sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15	»	sur papier Whatman (nos 16 à 30).

350 exemplaires, numérotés.

N° 172

LA LÉGENDE

DE

PIERRE FAIFEU

PUBLIÉE PAR D. JOUAUST

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

LE BIBLIOPHILE JACOB



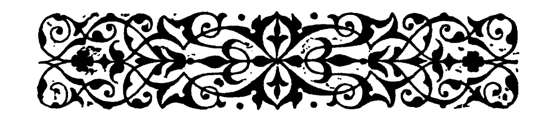


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

MDCCCLXXX



PRÉFACE

Pierre Faifeu fut un écolier de l'Université d'Angers, comme François Villon était un écolier de l'Université de Paris, et le titre de maître que lui donne son historien Charles Bourdigné permet de supposer qu'il avait été reçu maître ès arts à Angers, de même que maître François Villon à Paris. C'étaient, au reste, deux mauvais garnements l'un et l'autre; mais, quoique Faifeu ait une fois couru grand risque d'être pendu à Saumur pour avoir fait une *folie* qui n'est pas spécifiée dans sa *Légende*, il faut reconnaître que la plupart de ses *Passetemps*, qui témoignaient de la *gentillesse et subtilité de son esprit*, n'avaient rien à démêler avec la justice criminelle : il volait sa mère, il est vrai, autant qu'il le pouvait; il n'était pas d'une probité exemplaire; au jeu, il se permettait des

fourberies et même des tromperies, qui, si plaisantes qu'elles fussent en général, n'en étaient pas moins assez malhonnêtes. Cependant on mettait tout cela sur le compte de sa malice et de sa bonne humeur; on riait de ses tours de passe-passe, et on lui pardonnait beaucoup de choses qui méritaient d'être qualifiées d'abus de confiance et de filouteries.

Il n'eut donc jamais affaire aux tribunaux, excepté dans la malheureuse aventure dont il se tira par un coup d'adresse; il se bornait ordinairement au rôle de mystificateur ou de bouffon : les victimes qu'il avait choisies pour amuser le public à leurs dépens ne lui gardaient pas même rancune. Ce qui le prouve, c'est qu'il ne comptait que des amis et même des admirateurs dans sa ville natale, où il avait fait sans doute bien des dupes, mais où ses facéties divertissantes lui avaient gagné tant de sympathies. Ainsi que les compagnons des *Repues franches*, parmi lesquels il avait peut-être appris son métier de picoreur et de ripailleur, il était toujours en éveil pour se procurer gratis les moyens de faire *chere lie;* son but principal, dans la vie, était de bien boire et de bien manger aux frais du prochain, en payant son écot par des farces joyeuses et par des bons mots.

Les renseignements précis manquent dans sa *Légende*, où sont racontées quelques-unes de ses mystifications et de ses aventures drolatiques. C'est en trompant et en pillant sa mère, toujours au profit de son ventre, qu'il fit son apprentissage d'inventeur de ruses et de finesses. Sa jeunesse a, sous ce rapport, une grande analogie avec celle de Til Ullespiègle, qui n'était pas encore connu en France, puisque la première traduction française des *Aventures* de ce mystificateur germanique du XVe siècle n'a été publiée qu'en 1532. Au reste, il y a entre Til Ullespiègle et Pierre Faifeu toute la différence qui peut exister entre un Allemand et un Français, au point de vue de l'esprit et de l'originalité. On peut supposer que Pierre Faifeu était né à Angers vers 1480, et qu'il y termina ses études à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans. Il devait être déjà maître ès arts lorsqu'il vint à Paris, où il joua aux dés « avec les clercs de la court, qui le pipèrent », et qu'il pipa ensuite de la bonne manière (chapitre x de sa *Légende*). « Luy retourné (à Angers), chacun lui fist grand'feste », car tout le monde le connaissait et lui faisait bonne mine dans la ville : « Par tout Angers soudain fut manifeste le sien retour. » Mais Faifeu avait l'humeur vagabonde, et il quitta plus d'une fois ses

concitoyens. Ainsi, il alla faire le bateleur à Baugé en Anjou (chap. XIV); il revint à Angers le jour des licences publiques, où « il voulut faire licencier son cheval » (chap. XVI). Plus tard, il va en Poitou (chap. XVII), puis en Bretagne, « où il contrefist le triacleur et le divin » (chap. XVIII); il alla depuis à Nantes, « où il garantist un criminel d'estre pendu » (chap. XIX); de là à Rennes, « où il contrefist le medecin » (chap. XX); après, à La Flèche, « où il eut des houzeaux subtilement » (chap. XXI). C'est en revenant d'Orléans par la rivière de Loire qu'il fit taire les lavandières à Blois (chap. XXVI). On le trouve ensuite au Mans, où « il fist gageure avec les clercs de pratique » (chap. XXVIII); du Mans, il repasse en Anjou et s'arrête à Château-Gontier, où « il fist le marchand de pourceaux » (chap. XXIX). Il était à Tours lorsqu'il fut pris par plusieurs sergents qui voulurent le mener en prison (chap. XXXVII); mais il leur échappa, et il se trouvait à Angers, en 1518, lors de l'entrée solennelle du roi François Ier dans cette ville (chap. XLII). Il eut le malheur d'aller à Saumur, « où il fut fait je ne sçay quell' folie », dit son historien, qui ne s'explique pas sur ce sujet, et le pauvre Faifeu, retenu *estroictement en prison*, fut condamné à être pendu :

Ses subtilz jeux, ses quacquetz et ses baddes;
Ses saultz legers, ruades et gambaddes;
Son bon cheval ne ses habiles tours;
Tous ses amys et d'Angers et de Tours,
Si tout leur bien en c'eussent despendu,
N'eussent pas fait qu'il n'eust esté pendu...

Il eut la bonne idée d'appeler de la sentence au Parlement d'Angers, lequel évoqua cette affaire et manifesta l'intention de la juger en dernier ressort. Faifeu, par bonheur, avait la poche bien garnie quand les sergents du tribunal de Saumur l'attachèrent sur un cheval pour le conduire à Angers. Un de ses amis était prévenu de l'heure de son arrivée, et, suivant l'avis que Faifeu lui avait fait tenir en secret, il s'était concerté avec le curé de l'église de Saint-Evroul pour y faire suspendre une lanterne avec une bouchon de paille, comme si c'eût été un hôtellerie. Faifeu se plaignit de la soif et offrit à ses gardiens de se rafraîchir avec eux. On entra dans l'église, et aussitôt le prisonnier présenta l'eau bénite aux gens de l'escorte, en leur annonçant qu'il était en lieu de franchise et pouvait se passer de leur compagnie. Cette mésaventure, qui pouvait avoir un dénouement plus tragique, détermina la famille de Faifeu à l'empêcher de courir le monde à ses risques et périls : car on n'entendait pas la plaisanterie partout comme à

Angers, où les beaux tours de maître Pierre Faifeu ne lui avaient jamais porté malheur. On le décida, non sans peine, à prendre femme ; mais, avant de perdre tout à fait sa liberté, il voulut faire encore un voyage à Paris (chap. XLV), et ce voyage lui fournit l'occasion de faire une dupe pour la dernière fois : c'est à La Ferté (sans doute La Ferté-Bernard, dans le Maine) qu'il réussit à troquer son mauvais cheval contre un cheval excellent et six écus pour soulte d'échange. L'histoire ne dit pas ce qu'il était allé faire à Paris, sous prétexte de faire « raccoustrer sa veze » (cornemuse) ; il en revint pour la noce, qui eut lieu à Angers un peu bien malgré lui. Le mariage ne lui convenait guère, et il ne sut pas le prendre gaiement ; la mélancolie s'empara de lui, et il se laissa mourir de chagrin, « l'heure et le jour pour vray je ne sçay point », dit son historien, mais probablement vers l'année 1520 ou 1521. C'est dans le grand cimetière d'Angers qu'il fut mis en terre, « sous une pierre dure », avec une épitaphe dans laquelle l'auteur déclare qu'il fut « des gaudisseurs insignes le paragon et le superlatif », et que « le plaisant maître Pierre, en ses faitz, partout passa Villon et Pathelin ».

Tels sont les seuls renseignements, un peu

vagues, qu'on peut extraire de la *Légende*, sur quelques faits de sa vie, et qui ne permettent pas de mettre en doute son existence. Ce serait bien à tort qu'on voudrait prétendre, en le comparant à Til Ullespiègle, qu'il n'a peut-être pas existé plus réellement que son type étranger, que l'Allemagne, la Flandre et même la Pologne se disputent, sans pouvoir même constater à quelle époque il aurait vécu. L'auteur de la *Légende* de Faifeu a donné une date certaine au séjour de son héros dans la ville d'Angers, lorsqu'il nous le montre assistant à l'entrée de François Ier dans cette ville, en 1518; il nous fait aussi connaître que la renommée de Faifeu, comme mystificateur et *plaisant*, s'était répandue à la cour de France par l'intermédiaire d'un *gros seigneur* qu'on avait logé dans sa maison,

Auquel Faifeu faisoit maint passe temps
En jeu joly et plaisant : dont j'entends
Qu'en court en fist aux seigneurs grant nouvelle,
Et ses beaux faits à plusieurs renouvelle,
En l'estimant pour vray le plus plaisant
Qu'on veit jamais, sans estre desplaisant.
Chascun avoit de le veoir grant envie.

Sa réputation était faite de longue date à Angers, où il avait beaucoup d'amis, et encore plus

de rieurs sympathiques, car il ne songeait qu'à faire rire les gens et à leur donner du plaisir, même à ses dépens. C'est ainsi que par un grand froid il se vêtit d'une chemise glacée tout entrelacée de glaçons, et s'en alla danser dans toute la ville, « la teste nue, en chemise et piedz nus », aux sons d'un instrument de musique,

> Dont fut bien rys : c'est tout ce qu'acquesta
> Pour celuy fait, rien plus ne conquesta ;
> Nulz biens ne veult, mais qu'il puisse complaire,
> Onc ne voulut à personne desplaire.

Voilà comment il se faisait aimer de tout le monde, quoiqu'il ne se privât pas de faire tort à quelques-uns, lorsqu'il n'avait pas d'argent et qu'il inventait un moyen de s'en procurer en le tirant de la bourse d'autrui, *sans le robber ou prendre*. En un mot, Faifeu n'était pas un voleur dans toute l'acception du mot : c'était, avant tout, un mystificateur et un habile faiseur de dupes.

La *Légende* de maître Pierre Faifeu fut *compilée* et mise en rimes peu de temps après sa mort, puisque la première édition est de 1526. L'auteur de cette *Légende* est un poète nommé Charles de Bourdigné, qui était frère ou parent de Jean de Bourdigné, Angevin, docteur en droit, lequel composa l'*Histoire aggregative des annalles et cronicques*

d'Anjou (Paris, Ant. Cousteau, 1529, in-fol.). Charles de Bourdigné a dédié son poème à Jehan Alain, « prebstre, bachelier és droictz », abbé commendataire de l'abbaye du Perrayneuf, de l'ordre de Prémontré, au diocèse d'Anjou, et chanoine en l'église royale et collégiale de Saint-Lô, lez la ville d'Angers; mais ce n'est pas lui qui le fit imprimer et qui le mit en lumière. L'éditeur était certainement un autre poète d'Angers, qui a composé l'*Epistre de maistre Pierre Faifeu, envoyée à MM. les Angevins par Mercure, herault et truchement des dieux*. Ce poète, dont la devise est *Grâce et Amour*, tandis que Charles de Bourdigné avait pris pour devise *Tout passe*, a signé son épitre : *Io. Da. org.*, que le savant La Monnoye interprète ainsi : *Joannes Daniel organista*. C'était la signature pseudonyme d'un poète nommé Jean Daniel, qui a fait des *Noels* (chez Jehan Olivier, 1524, in-8 goth.), et un opuscule, sans doute en vers, intitulé : *l'Ordre funebre triumphant et pompe pitoyable tenue à l'enterrement de feu M. le comte de Laval, etc., amiral de Bretagne et lieutenant du roy* (Angers, Jean Baudouin, 1531). Jean Daniel cite avec de grands éloges, dans son Épître, deux autres poètes angevins qui avaient connu Faifeu et qui ne lui survécurent pas longtemps : maî-

tre Pierre Bourreau et maître Hardouin Brahier.

Quant à Charles de Bourdigné, qui a écrit la *Légende de Faifeu* dans le style le plus entortillé et le plus étrange, qu'une effroyable orthographe rend encore plus inintelligible, il ne possédait pas les notions élémentaires de la langue et de la poésie françaises; son langage est souvent obscur, hérissé de barbarismes et de solécismes, au milieu desquels, ne sachant plus comment traduire sa pensée, il l'égare dans un jargon hybride et bizarre qui n'appartient à aucun dialecte provincial. Il accuse cependant de l'esprit naturel, et quelques vers ingénieux et bien frappés ressortent çà et là parmi ce chaos indigeste d'incorrections et cette phraséologie nauséabonde et monotone.

La première édition de la *Légende de Pierre Faifeu* a été incontestablement imprimée à Angers, quoiqu'elle ne porte pas de nom d'imprimeur; elle est d'une rareté excessive. En voici la description, d'après Brunet : *La Legende ioyeuse de maistre Pierre Faifeu, contenante plusieurs singularitez et veritez, la gentilesse et subtilité de son esprit, avecques les Passetemps qu'il a faitz en ce monde, comme vous pourrez veoir en lysant les chappitres cy dedens contenuz, avecques une Epistre envoyée des Champs Helysées par ledit Faifeu, laquelle con-*

tient plusieurs bonnes choses en rhetoricque melliflue (sans indication de lieu, sans nom d'imprimeur et sans date. In-4 de lij feuillets chiffrés, caractères gothiques). La date 1526 se trouve deux fois dans la bordure gravée sur bois qui encadre le titre, et où l'on remarque les initiales I C, qui sont celles du nom d'un graveur ou d'un imprimeur. La seconde édition présente absolument le même titre. On lit à la fin : *Mis et redigez... le premier iour de mars l'an* MCCCCCXXIX, *et imprimez à Angers l'an* MDXXXI (pet. in-4 goth. de 55 feuillets chiffrés, sign. a-oij). La *Légende de Pierre Faifeu* n'a été réimprimée depuis qu'une seule fois, dans la collection des anciens poètes de Coustelier, avec des poésies diverses de Molinet, extraites de ses *Faictz et dictz* (Paris, Coustelier, 1720, petit in-8).

L'abbé Goujet est le seul critique qui ait consacré quelques pages à l'examen de cette Légende dans sa *Bibliothèque françoise* (t. X, p. 32 et suiv.) ; mais son article, tout à fait insuffisant, n'en dit pas beaucoup plus que la lettre adressée à M. Lancelot, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qu'on trouve en tête de l'édition de Coustelier, et que l'abbé Goujet a jugée ainsi : « Cette lettre n'apprend presque rien. » Viollet Le Duc, qui n'a pas oublié dans sa *Bibliothèque poéti-*

que la *Légende de Pierre Faifeu*, se demande si Pierre Faifeu était un être réel ou imaginaire! « C'était, dit-il, un écolier débauché, vivant de rapines et au jour le jour, mais drôle de corps et facétieux. Sa *Légende* n'est donc qu'un recueil de faits plus ou moins pendables et qui veulent tous être plaisants. » Il fait observer (ce qui avait échappé à l'abbé Goujet) que Bourdigné est, après Octavien de Saint-Gelais, le premier versificateur français qui ait alterné assez régulièrement ses rimes masculines et féminines. Ce n'était pas une règle obligatoire comme aujourd'hui : c'était au moins une élégance que Bourdigné avait sentie. On sait que c'est Lemaire de Belges qui enseigna à Clément Marot cette règle nouvelle de la prosodie française.

P. L. JACOB, *bibliophile*.



LA LEGENDE

joyeuse maistre Pierre Faifeu | contenante plusieurs singularitez et veritez, la gentilesse et subtilité de son esprit, avecques les passetemps qu'il a faitz en ce monde | comme vous pourrez veoir en lysant les chappitres cy dedens contenuz, avecques une epistre envoyée des champs Helysées par ledict Faifeu | laquelle contient plusieurs bonnes choses en Rhetoricque melliflue.

TOUT PASSE.

BALLADE AUX LYSANS

NOBLES espritz, arduz, scientificques,
Que songez-vous, où avez-vous esté?
Renger vous fault, ainsi que magnificques,
A escouter une joyeuseté;
Songears mauldltz, plains de melancolye,
Qui n'appetez jamais chose jolye,
Recullez-vous, allez dormir en l'astre.
Bons compagnons, qui appetez le jeu,
Si vous n'avez la teste acariastre,
Voyez les faitz Maistre Pierre Faifeu.

De Pathelin n'oyez plus les canticques,
De Jehan de Meun la grant jolyveté,
Ne de Villon les subtilles trafficques,
Car pour tout vray ilz n'ont que nacquetté.
Robert le Dyable a la teste abolye,
Bachus s'endort et ronfle sur la lye.
Laissez ester Caillette le folastre,
Les quatre Filz Aymon vestuz de bleu,
Gargantua qui a chepveulx de plastre :
Voyez les faitz Maistre Pierre Faifeu.

Voż Motz dorez garderont les bouticques,
Et Peregrin, qui tant a muguetté;
Les Douze Pers sont devenuz ethicques,
Artus est mort, et Lancelot gasté;
Merlin, Tristan, Pierabras de Hongrye,
Avec Ponthus, sont allez en fairye,
Et Valentin Orson, l'oppiniastre;
Matheolus a perdu son aveu;
A brief parler, il fault que l'on les chastre :
Voyez les faitz Maistre Pierre Faifeu.

SUR L'EPISTRE

MAISTRE PIERRE FAIFEU.

Le prince Ovide a dechifré Baratre,
Du roy Pluton tout l'enorme theatre,
Ce n'est rien dit : mettez [le] tout en feu,
Mesme Virgille, en plaignant sa marastre :
Voyez les faitz Maistre Pierre Faifeu.





L'Epistre de Maistre Pierre Faifeu, envoyée à Messieurs les Angevins, par Mercure, herault et truchement des Dieux.

Depuys dix ans que je party d'Angers,
En delaissant du monde les dangers,
Je n'ay eu soing ou vouloir vous escripre
Jusqu'à present, et n'en ferez que rire;
Ce neanmoins sachez que par deça
Depuis long-temps personne ne passa,
Dont sceusse avoir tant admirable joye
Que maintenant, combien que tousjours j'oye
La raisonnance et dulcifluant son
Des instrumens et celeste chanson;
Car nous avons espinettes et orgues
(Ayans passé les tenebreuses morgues,
Le feu purgeant la tache des delictz)
Mieulx que n'avez, plus doulx et plus jolys.
Le temps me rit, mon plaisir renouvelle,
Oyant de vous tant certaine nouvelle,
Par deux espritz qui ne sont pas menteurs:
L'un a esté la fleur de voz docteurs,
Predicateur, et de si saincte vie
Que de l'avoir avions tous [grand'] envie,
C'est vostre plainct maistre Pierre Bourreau;
Il n'a rien crainct le stigial thoreau,

Ne sa clameur horrible et vehemente :
Car tout soubdain Minos et Rhadamante,
Avec Cacus, vrays juges deleguez,
Ont sceu de luy tant de biens alleguez,
Tant de vertuz, jûsnes et abstinences,
Qu'il est bien peu de telles continences;
Aussi est-il lauré [et] coronné
Du plaisant cueur, aux docteurs ordonné,
Presque aux martyrs : car on a veu les picques,
Et puissans dards contre les hereticques,
Qu'en son vivant tant vertueusement
Il a jectez impetueusement,
Par chascun jour, en sermons et lectures,
En exposant les Sainctes Escriptures :
D'aer paresseux ne fut onc vulneré.
Dieu a voulu qu'il fut remuneré,
Et l'a tiré, sans plus estre en ruyne,
Au puant monde où erreur trop chemine.
Vous le souffrez, et voyez bien les maulx,
Que vous avez tant longz et anormaulx,
Depuis le temps de leur meschante secte,
Que l'aer en put et la terre s'infecte,
Et plus auront au monde auctorité,
Et plus aurez longue sterilité,
Guerre craintifve et horrible famine,
Qui tant vous ronge, abbat et examine.
Vous avez bien les cœurs adamantins
De soustenir ces boucs, puants mastins,
Luteriens et doctes en paincture,
Faulx monnoyeurs de la Saincte Escripture,
Qui par tous poinctz ont quis et ramassé

Toutes erreurs mises du temps passé;
Ce sont meschans apostatz attisez,
Seditieux, poignans, mal baptisez,
Vrays macquereaux de leur pere le dyable;
Et l'on ne mept le cas remedyable
Pour amortir leur infaicte poëson?
Tout temps sera contraire à sa saison,
Comme avez veu ces ans qui sont passez,
Et entre nous qui suymes trespassez.
Crions à Dieu sur ces meschans vengeance,
Qui chascun jour ostent nostre allegeance,
En remonstrant que c'est trop sotte guise
De prier Dieu pour les mors en l'eglise.
Ce que j'en dis, c'est pour vous advertir
Que meptez peine à iceulx divertir,
Que vous voyez plonger en l'heresye,
Dont vous avez grant playe et punaisie.
Heureux me tiens estre desemparé
Du mocqueur monde, où j'estoye emparé,
Et ne voir point ceste mortelle playe,
Que Dieu sur vous tres-justement desploye.
Le defunct maistre a prins, ces jours, plaisir
A me compter vostre grant desplaisir,
Comme la terre a esté corrumpuë,
Dont plusieurs ont perdu mainte repeuë;
Et, qui plus est, par faulte d'avoir bledz,
De toutes pars sont pauvres assemblez,
Crians, plorans, par carrefours et ruës:
Mesgresse fait ainsi ses escouruës;
La mort aussi s'en vient d'autre cousté,
Qui a rendu maint homme desgouté;

Recongnoissez les dictz de nostre maistre,
Et vous gencez, pour bon remede y mettre,
Ou autrement, par la Mere de Dieu,
Y sera mis remede en chascun lieu;
La seulle Mere est de Jesus commise,
Pour interir telz puans de l'Eglise;
Et cependant que cil, plain de bonté,
Ce que dessus m'a dit et racompté,
S'en est venu ung esprit angelicque,
Estant conduit de Mercure celicque,
Que j'ay connu : c'est Hardouyn Brahier,
Des nostres mis, et tel le nombra hier,
Dont ma grant joye est au double tripplée,
Sathan confus, et sa bende riblée.
Celuy venu m'a dict et declairé
Que l'on voulloit de moy faire ung narré,
Si que jamais ne fusse mòrt au monde;
Et sur ce poinct seullemment je me fonde
A vous escripre ainsi, comme joyeux,
Pour vous donner confort à faire mieulx.
J'ay agencé moy-mesme le pulpitre,
Pour vous bastir et dresser ceste Espitre,
Par ung esprit qui n'est point babouyn :
La divise est de Maistre Hardouyn,
Vostre deffunct, duquel l'ame est puysée
Avecques nous en ce champ Helisée;
A ma priere il a obtemperé,
En ce lieu sainct, amene et temperé,
Vous supplians avoir de luy memoire.
Par plusieurs ans, il print son escriptoire,
Pour vous dicter, en composition,

Maintz haults propos, par bonne invention.
La nation d'Anjou a decorée,
Autant que nul qui soit en la contrée;
Et vostre cueur sera désanobly,
Si vous mettez sa memoire en oubly,
Veu qu'il estoit tant armé de science,
Et qu'en ces maulx il a eu pascience.
Ne doubtez pas qu'il ne m'ayt recité
Comme il estoit traicté et visité
Des gros seigneurs et d'aultre populaire,
Et bien sçavoit en propos leur complaire.
D'avant mourir, en faisant ses regretz,
Attaindre fist tous ses papiers secretz,
Livres plusieurs, pour les faire apparestre
En feu flambant, et le tout par le prebstre,
Qui luy bailla ses derniers sacremens.
De ce cas-cy il m'a fait les sermens,
Que ce n'estoit sinon pour cause saincte :
Car plusieurs sont qui ont la face fainncte,
Qui, en lysant de quelque joyeulx cas,
Eussent poysé, non point comme ducas,
Mais aucuns motz de sentence secrette
Eussent donné quelque faulce interprette,
En en faisant, sans plus, leur mal profit;
Ce qu'il a fait est bien fait, il suffit.
Chascun congnoist ung ouvrier par ses œuvres;
Les serpentins, plus infaitz que couleuvres,
Jugent tousjours à leur intention
Des motz exquis, et ont contention,
Et qui plus est mouschent par les provinces,
Pour mieux ouyr et rapporter aux princes

Ce qu'on n'a pas en ce point entendu;
En ce faisant, plusieurs ont pretendu
Soy hault monter, par dangereux langaige;
Cil qui le fait, le corps et l'ame engage
Au Roy d'enfer, et à ses chiens umbreux,
Et ont leur part au manoir tenebreux.
Entre autres faitz, il avoit fait ung livre,
Lequel n'estoit de hault stille delivre.
Le bon Cretin eut esté empesché,
Touchant ce cas, de l'avoir mieulx couché;
Mais il congneust que flateuses louenges
Ne plaisent pas ne à Dieu ne aux anges;
Plusieurs mondains, quant tout est debatu,
Le plus souvent font de vice vertu :
Il le brusla, ayant tresjuste cause.
Cretin et luy, sans faire quelque pause,
Joyeusement ensemble ce divisent,
Et en ces champs les belles fleurs eslisent,
En decorant noz arbres si tresbeaulx
De haultz dictons et de riches rondeaux,
Tant richement sentans leur rhetorique,
Dont cil Cretin a eu la theoricque
Plus melliflué, entre les biens sçavans,
Que n'ont pas eu tous aultres escripvans.
Que vouldra voir et lire sa Cronicque
Des Rois françoys, sans syllabe erronicque,
Il trouvera de tant riches coulleurs
Qu'on ne sçauroit en dire les valleurs.
Aussi avons le grant indiciaire
Que vous nommez feu maistre Jehan le Maire,
Qui bravement faict ses narrations,

Et le recit des Illustrations.
Par ces deux-là, toute la monarchie
Des Gaulles est dorée et enrichie.
Nous en avons tant d'aultres, avec eulx,
Qui ont vescu espritz ingenieux,
Que qui vouldroit leurs noms mettre et escripre,
Il vous fauldroit plus d'un moys à les lire :
Alain Chartier, qui haulte besongne ha,
Qui en son temps hardyment besongna,
Dont il acquist, par œuvre meritoire,
Entre les roys (sans grant proffit) grant gloire.
Recognoessez que tant nobles espritz
Ne sont jamais effacez ne peritz :
Vous en aurez à jamais rithme et prose.
Jehan de Meun tient son rommant de la Rose
Fort estimé en substance et en sens.
Avecques luy dechiffre ses accens
Feu Jehan Marot, plain de haultz leonines.
Le chevalier Phillippe de Commines,
Qui escripvit familiarement;
Et appetons tressingulierement
Veoir Meschinot, avecques ses Lunettes.
Il n'y a eu vivant soubz les planettes,
Qui en son temps ayt mieulx couché que luy.
George Tesmoing, qui descript son ennuy,
Du Moulinet en sinonimes passe.
Brief, nous n'avons, en ce beau lieu espace,
Que de bien dire en singularité,
Sans desirer particularité;
Mais une p ix et volunté unye,
Tranquilité et concorde infinie,

Non comme vous vivans en corps mortel,
Car nostre amour et bien est immortel.
Vous endurez froid, faim, challeur et peine,
Labeur, douleur, et passion humaine,
Tousjours querans substancialité,
Avec l'ennuy de partialité ;
Et ne povez estre long-temps en vie,
Que vous n'ayez l'ung par sur l'autre envye.
Tous ces desirs et sensitifs humains
Font deshonneur et grant dommaige à maints.
Quant tout est dict, ce n'est qu'une folye
Que vostre monde, abus, melencolye,
Tousjours taschans avoir honneur mondain.
Rien ne vous est en voir mourir soubdain,
Sans dire mot ne avoir clerc ou presbtre.
Dieu ne vous mept, ce semble, que pour estre
Deuz grans au monde, et les aultres passer,
Et ne pensez qu'il vous fault trespasser,
Maulgré voz dens ; et de vostre pecune
Tant plus avez, et plus est de rancune,
Et de misere à vostre partement.
De riches estre avez esbatement,
Et rappinez par une estrange sorte,
Et le plus foible à son col le fort porte ;
Et bastissez tant de belles maisons.
Mais, à un cop, vous fauldront les saisons :
Là trouverez que c'est bien pauvre chose
De ce qu'au monde en travail on dispose.
Si Dieu eust faict les hommes immortelz,
La terre fust toute plaine d'hostelz.
Or faictes fort, mais vous mauldirez l'heure

Cent mille fois, de tant faire demeure
A vous congnoistre et descongnoistre Dieu.
Ne doubtez point qu'en cest immortel lieu
Puissons narrer chose qui ne soyt vraye;
De nostre estat plus fort vous escriproye,
Mais je cognois que de peu vous faschez,
Et de sçavoir de moy plus ne taschez,
Si non mes faictz, pour gaudir et pour lire.
Je vous deffends pourtant mon nom descripre,
Ne deglosez rien aultrement qu'appoint.
Si je me sens deshonnoré ou point
Par vostre escript que si bien on libelle,
Je vous prometz que j'yray en orbelle,
Par voz maisons menant tant de luyttons,
Et donneray tant de coups de bastons
Dessus voz litz, à l'heure qu'on sommeille,
Que n'oserez tirer pied ne aureille.
Ne pensez pas pourtant si je suys mort,
Que vous n'ayez de moy quelque remort :
Il n'y aura varlet ny chambriere
Qui n'ayt grant peur, en oyant la maniere
De ma tempeste et nocturne tourment,
Si vous parlez rien en mon detriment.
J'euz nom Faifeu ; mais j'iray par les porches,
Et porteray souches, boys rondins, torches,
En voz foyers, et feray feu ardant,
Qu'aulcun de vous ne sera regardant,
Et n'oserez remuer cul ne teste,
Quant sur voz lictz vous orrez ma tempeste.
J'ay bien voullu vous escripre en ce point,
Pour inserer ces motz tresbien appoint,

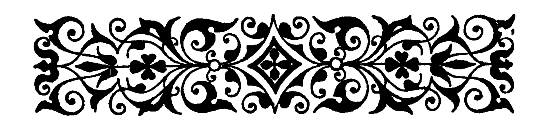
Devant qu'escripre aucuns cas de mes actes.
Les motz sont bons pour servir de stigmates
Dedans voz cœurs, et n'est rien seulement,
Fors vous donner ung advertissement
Qu'il fault mourir, rendre devant Dieu compte;
Et notez bien ce que je vous raconte,
Car ce sera plustost que n'esperez :
Parquoy convient voz œuvres temperer.
Si j'ay le loy plus avant vous escripre,
Le dieu Mercure yra pour le vous dire.
Faictes grant chere, et priez Dieu pour moy,
Qui m'a osté de tout mondain esmoy,
Par Hardouyn, qui fut de grant valluë.
Faisant la fin en ce point, vous saluë,
Priant Celuy qui fist ciel, terre et mer
Vous preserver de tout tourment amer,
Et vous doint grace, en ce peregrinage,
De Paradis acquerir l'heritage.
Le moys de may, aux champs Helysiens,
Où sont fluans tous fruictz Ambrosiens,
Là où challeur aucun de nous n'estuë,
Et où le froid jamais ne s'esvertuë;
Où faim et soif n'ont aucune puissance,
Mais toute joye et parfaicte plaisance.

Grace et amour.

FIN DE L'EPISTRE DUDIT FAIFEU.

Io, Da, org.





S'ensuyvent les gestes dudict maistre Pierre Faifeu, composez par maistre Charles de Bourdigné, prebstre, le tout au long comme ilz s'ensuyvent.

A tous nobles lecteurs ayans voulloir et affection de veoir choses nouvelles, plaisantes et facescieuses, pour passetemps et recreation tant seulement, non pour detracter et par envye mal dire especiallement de ce present petit œuvre (toutesfois mal et rudement compillé et ordonné) intitulé *les Faictz et Dictz joyeulx de feu maistre* PIERRE FAIFEU, escollier natif d'Angers: aussi et pareillement à toutes honnestes corrections et reveuës, le Compillateur d'iceluy, humble recommendation et amyable salut.

EPISTRE.

NOBLES *lecteurs qui fort delectez veoir,*
Ne vous faschez de mon petit sçavoir
Qu'ay applicqué, en faisant collecture
De ce libvret, dont vous orrez lecture.

Ce sont les Faictz de feu Pierre Faifeu
(Natif d'Angers), quelz, au mieulx que j'ay sceu,
Ay retirez de maintz seigneur et dame,
Qui bien l'aymoient, voire de corps et d'ame,
Non presumant d'aulcun l'honneur blesser
Ne oppresser, ou en rien rabaisser;
Mais augmenter de toute ma puissance
(Aidant mon Dieu, car rien je ne puis sans ce).
Si j'y metz rien qui ne soit à plaisir,
Je vous supply ne prendre en desplaisir;
Mais l'excuser : car, ainsi qu'on le conte,
Je l'ay escript et icy mis en compte :
Je ne l'ay veu, dont n'en sçauroys parler
Que par ouyr; mais son renom par l'aer
Court et bruict fort : par quoy prens adventure
Les rediger et en faire ouverture,
En protestant ne voulloir abuser,
Ne de mesdire aulcunement user.
Sy je le fais, pour Dieu! ne soit admys,
Mais pardonnez si rien j'y [ay] obmys,
Ou bien trop mis : à la faulte on pardonne.

Pour supplier, ceste Espistre à part donne
A vous, lecteurs, si que facez, par don,
A mes deffaulz joyeusement pardon;
Car maintesfois on voit bien pardonner
Les grands deffaultz et erreurs, par donner.

Priant à Dieu qu'il vous vueille resduyre,
Les lire et veoir et gentement desduyre,
Bien les gouster; puis, par faictz et par dictz,
Vous translater en son hault Paradis.

AMEN.





Au troncq de tout honneur, surgeon, branche ou jecton, produyt du tige de vertu, source melli-fluant tresamenes, delectables, savoureuses et dulcisonnantes musicque, rhetoricque, et trop suave eloquence, sublevateur, vray support, soustien, et tresferme consonne, lance, armes, et invincible escu des chevalliers errans, soubz le credit et à la poursuytte d'icelles, tres venerable et discret mon trescher seigneur, monsieur maistre JEHAN ALAIN, prebstre, bachelier és droictz, abbé commendatoire du cenobe ou abbaye du Perrayneuf, de l'ordre de Premonstré, au diocese d'Anjou, et chanoine en l'eglise royale et collegiale monsieur Sainct Lo, lez la ville d'Angers, vostre treshumble serf, petit disciple, et obeyssant chappelain, CHARLES DE BORDIGNÉ, salut avec treshumble obeyssance.

MON trescher sieur, pour à vous m'allier,
Ung jour, estoys comme familier,
Avecques vous, où de la vostre grace,
Benignement, dont pas je ne m'esgace,
Me teniez plusieurs joyeulx propos,
Y alleguant maintz gays et gens suppostz;

Entre lesquelz mistes en apparence
Pierre Faifeu, ayant en esperance
Que j'en diroys quelque bon conte ou faictz:
Car disiez[-vous] que plusieurs en a faictz,
Mais pour le temps je n'en sçavoys nulz faire.
Or, congnoissant de vostre estat l'affaire,
Et que, sur tous, cas joyeux vous amez,
J'ay tant cherché et serré les rametz,
En plusieurs lieux, que, selon ma puissance,
Petit sçavoir et infime science,
En ay trouvé grant portion et part,
Qu'ay bien voulu mettre et escripre à part,
En esperant de vous faire service;
Et, regardant que c'est à ung serf vice
Ne mettre peine à complaire à son maistre,
Je m'y suys mys et bien voulu soubzmettre.
Aussy l'ay faict et ainsy je l'entends,
Que plusieurs gens y prendront passetemps,
Mais j'ay voulu soubz vostre adveu le faire,
Car soubz meilleur je ne le sçauroys faire.
Pour ce, Monsieur, qu'il me soit advoué,
Et que par vous ne soys desadvoué :
Aultre guerdon de vous je ne demande,
Si non que soys par vous tins en commande.

ADIEU.



L'ACTEUR.

Tout endormy, songeard, melencolique,
Ung jour d'apvril, comme ung vray catholicque,
Que les oyseaulx commencent jargonner;
Au temps pasqual, que don apostolicque,
Sayges et foulx de bon voulloir, colique
A sainct Trotter ung chascun va gaigner,
En plusieurs lieux sans argent desgainner,
Me transportay faire mes stations :
Qui doibt argent craint les citations.

Me pourmenant, ung roussignol s'esveille;
De son doulx chant tresfort je m'esmerveille,
Car il disoit, en son chant, fy, fy, fy :
Fy de dormir, fy d'homme qui sommeille,
Fy de songeard, fy d'homme qui ne veille
A son honneur; alors, je vous affy,
Que j'heu bien peur et ung tresgrand deffy
De perdre honneur, par ma grant nonchallance,
Veu qu'on n'acquiert sans bien grant pourchatz lance.

Je l'escouttay : lors commença à dire,
Tournant son chant mieulx qu'une harpe ou lire,
En chant bien doulx et playsant : suy, suy, suy ;
A l'escouter je ne peuz contredire,
Mais suis faché, quasi rencontre d'ire,
Que ne le voy, et il semble estre icy :
Car il disoit : « Vien tost, aussy, aussy,
Ne soys lassé ; le gaing est à poursuyvre :
Tel va bientost, qu'on aconsuyt, pour suyvre. »

Le poursuyvir je me mis en la chasse,
Tant me plaisoit ; sans baston ou eschasse,
Je le suivy, par montz, par vaulx, par plains ;
Autre desduyt d'avecques moy je chasse,
Car nul plaisir, fors le veoir, ne pourchasse ;
Mais je ne puis, dont tresfort je me plaings,
Et nul ne voy à qui en face plainctz ;
Lors je pensoys estre cheut en fayerye :
Qui joyeulx est, bien il fault qu'en faitz rye.

En ce penser me metz à l'adventure
De plus en plus, pour veoir quelle adventure
Pourroys trouver, suyvant ce bel oyseau :
Car de l'ouyr c'est chose oultre nature ;
Nul plus doulx chant par b mol ou nature
Oncques ne ouyt dame ne damoyseau.
En ce desert, où avoit maint roseau,

Va s'arrester, là me metz à l'escoutte :
Escot donné vault mieulx que cil qui couste.

A escouter, son chant m'a endormy,
Non pas du tout, mais quasi à demy ;
Lors fuz tombé, resvant, en tremblerie :
Plus n'avois soing ne de fa ne de my,
Ne de parents, parentes, ne d'amy,
Oncques ne fuz en telle diablerye,
En tel tourment ne sçay quel diable rye ;
Plus n'heu remors, ne de chant, ne d'oyseau :
A bon ivrongne il ne fault jamais eau.

De ce dormyr, qui tant m'a tourmenté,
Tout mal content, le cerveau evanté,
Suys eveillé en grand esbahissance,
Pour tant qu'ay veu qu'on m'avoit absenté,
Et transporté, sans mal, mais en santé,
Du premier lieu où fy obeissance
Ouyr l'oyseau ; parquoy j'heuz deffiance
Avoir esté en ce lieu enchanté :
Souvent veoit-on pleurer qui a chanté.

En tel ennuy, pour me cuyder retraire,
Charche chemin ; mais on me vint soubztraire
Incontinent, car je ouy à travers
Bien hault sonner une clochette et traire :
A y aller nul ne me fut contraire,

Moyne ou nonnain, jacobin ou convers,
Fors le desert qui fort estoit divers.
Je tiray là où je ouy la clochette :
Bon crocheteur toutes portes crochette.

J'ay tant erré par chemin et par voye,
Tantost le droict, et puis je me desvoye ;
Mais tant ay faict que j'ay veu ung parquet
Tout cloz à mur : le bon Dieu me pourvoye
Sy je congnois que c'est, tant de prés voye,
Fors que dedens y avoit grand cacquet :
Tous mes espritz mis tost en ung pacquet,
Pour adviser sy rien pourray congnoistre :
Pas grant sens n'a cil qui ne fait que naystre.

Je m'approchay au plus prés de la porte :
Bien peu hardy, d'y entrer me deporte,
Comme honteux ; mais soubdain le portier,
Nommé Bon Cueur, envers moy se transporte
Avecques clefz, lesquelles il m'apporte,
Et me disant : « Sy vous [vous] deportiez
Entrer ceans, pas ne emporteriez
L'heur d'avoir veu ceulx qui sont cy posez :
Souvent lassez ne sont pretz reposer. »

Quant j'aperceu que Bon Cueur me commande
Entrer leans, à luy me recommande,
Le suppliant qu'il me face support,

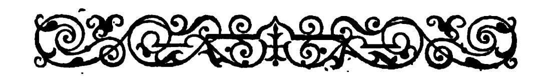
Sy j'ay mestier; lors il me dist : « Au port
Tu es venu, qu'en avant te fault mettre,
Pour rediger, ou en prose, ou en metre,
Les faitz et dictz de ceux qui cy reposent,
Que les mondains ja perduz presuposent. »
Je m'excusay; mais Bon Cueur ferme l'huys
Quant fuz entré; lors je m'esvanouys
Quasi de peur de veoir tant de tombeaulx,
Epitaphes et funereux lambeaulx,
Tombes, cercueulz, sepultures et lames,
Où gysent corps evacuez des ames.
Bon Cueur me dist : « Pas icy ne demeure,
Car temps il n'est encores que tu meure.
Je te merray où verras les espritz
Des corps gysans; pas n'auras en despris
Mettre en escript de chascun la requeste;
Puis, bien soubdain auras finé ta queste. »
Tout traversé tant par faitz que pas ditz,
Vinsmes entrer, quasi en Paradis,
Au lieu nommé les beaulx champs Elisées,
Où on nous fist grans cheres et risées.
Là je trouvay pappes et patriarches,
Archevesques, cardinaulx plaines arches,
Abbez, curez, evesques, archeprebstres,
Gens seculiers, nonnains, et simples prebstres,
Empereurs, roys, ducz, archeduz et contes,
Barons, seigneurs, dont je ne sçay les comptes,

Marchans, bourgeoys, roturiers, laboureux.
Lors mon esprit fut fort laborieux
Conjecturer que tout ce povoit estre
Veoir tant d'espritz reposer en tel aestre.
Bon Cueur me dist, me voyant en tel point :
« Trescher amy, or' ne t'esbahys point,
Car ce lieu-cy est le propre demeure
D'esprit joyeux, sans que jamais il meure ;
En ce lieu-cy n'y a que gens gaillards,
Qui ont esté gaudisseurs et raillards ;
De ce lieu-cy s'enfuyt melencolye,
De peur que nul au cœur ne au col lye ;
De ce lieu-cy sont chassez tous contemps,
Riotz, desbatz, noysettes et contends ;
En ce lieu-cy n'habite point de bruyt,
Que de plaisir, qui à tousjours y bruyt ;
Brief, ce lieu-cy est dist Parc de plaisir,
Où tous espritz vivent sans desplaisir.
Les regarder jamais ne me lassasse,
Car en ce lieu n'a barat ne fallace,
Fors joye et rys ; soucy est en oubly.
Le lieu est fort de beaulté ennobly :
Y demourer sur tous lieux je vouldroys,
Car c'est ung lieu plaisant en tous endroictz.
De toutes pars je fuz environné
Des assistans, et d'eulx arraisonné
Que je queroys, et qui vers eux me meine

En leur manoir et tant plaisant dommaine ?
Bon Cueur respond que vers eulx m'a conduyt,
Pour les servyr, et pour prendre desduyt
A rediger, tout à leurs appetiz,
Ce que vouldront tant les grans que petiz,
Les faitz joyeulx, non pas grandes cronicques,
Faitz belliqueux, ne les ditz canoniques :
Tous il les laisse aux hystoriographes,
Ce leur partient passer par soubz leurs graphes,
Car il ne veult emprendre à leur affaire :
Quand le vouldroit, il ne le sçauroit faire.
Lors, tout soubdain qu'ilz virent mon voulloir,
Tous de grand cueur, sans en rien leur doulloir,
Vont racompter, chascun en sa partye,
Leurs faitz et ditz, leur aller et partye,
Leurs tours subtilz, leur petit passetemps,
Qu'au monde ont fait pour faire passer temps,
Leur entretien qu'ont fait en amourettes,
Les promesses transmuées en sornettes,
Pour parvenir par sur leurs entreprinses :
Se gaudissant, au monde ilz ont aprinses,
Mais pensent bien que plus n'en soit memoire
En nul endroit, és loix, ne en grammoire :
Parquoy me prient que tout mette en escript,
Dont fuz troublé, et quasi tout perscript,
Car ilz estoient si grande multitude
Que n'en pourrois prendre solicitude.

Mais tout soubdain je me voys adviser,
Et à part moy subtilement viser,
Que de tous ceulx que veoys en presence
On a escript par grande preference:
Là je congneu Pathelin o son drap,
Françoys Villon, et autre maint satrap,
Jehan le Seure, et Jehan de Mandeville,
Maint affronteur et de bourg et de ville,
Quelz en leur temps souvent se sont desduitz
Faire creditz, sans les avoir resduitz,
Mais à gaudir mettoient leur estudye.
De tous entr'eulx pas je ne sçay que dye,
Fors que leur dys que par fort grande estime
Leurs faitz on voit, tant en prose qu'en rime,
Par chascun lieu, voire jusqu'à Paris:
En nul endroict leurs noms ne sont perys.
Les assistans tous de moy sont contens,
Mais Bon Cueur vint, qui me dist: « Je n'entens
Que de ceans en vain tu t'en retourne. »
En ce dysant, mon visage je tourne
Devers Bon Cueur: lors je vy en ung angle
Ung compagnon, ayant sa robbe sangle,
Qui bien sembloit avoir esté galland,
Mais de primsault ne congneu tel allant.
Quant m'apperçeut, son escabeau ou chaesre
Il laissa là, et me vint faire chere.
Je le congneu, pour tant qu'il a fait feu

A bien gaudir : c'estoit Pierre Faifeu.
Pour m'accoller de bon cueur se rebrace,
Et voulentiers joyeusement m'embrace,
Me suppliant, sans noise et sans riotte,
De bon voulloir, par amour patriotte,
Sy rien on n'a de luy mis par escript,
En rediger je ne prengne despit.
Je luy responds n'avoir en congnoissance
Rien estre escript, mais bien de sa naissance
Je sçay le lieu, dont, de grand voulenté,
L'amour du pays m'a fort entallenté
Faire son vueil, moyennant qu'on me conte
Ses faitz, de quoy on pourra tenir conte.
Lors me bailla en ung petit papier
Ce que s'ensuyt, pour tost le copier,
Me requerant qu'en donnasse le double
A ung seigneur, duquel l'honneur redouble,
Notable abbé, chanoine tresdiscret,
Mixte en sçavoir, en loix et en decret,
Tant que l'on voyt, voire jusque à bien loing,
Son nom florir : c'est maistre Jehan Alain;
Luy supplyant que pas ne soit si lasche
Tant le celer que chascun ne le sache.
Son dict ouy, je prins de luy le livre :
Par le conseil de Bon Cueur, me delivre
Le copier, comme on m'a fait requeste,
Avec espoir de tost finir ma queste.



Comment maistre Pierre Faifeu commença aller à l'escolle.

CHAPITRE I.

IL y avoit, tout au commencement,
Qu'il fut bien temps, pour son advancement,
Qu'estudiast : on l'envoye à l'escolle,
Mais son esprit, sy comme je recolle,
Estoit tant gay, tant plaisant et joly,
Que de plaisir il estoit tout poly;
Fort inventeur, selon son petit aage,
De quacquetter et dire il faisoit rage,
Tant que jamais à nul il n'ennuyoit,
Mais ung chascun de ses gestes ryoit :
Les gros seigneurs l'avoir avoient envye,
Autant qu'enfant qui pour lors fust en vye.
Pour ung enfant c'estoit le nompareil :
Je croys qu'au monde il n'avoit son pareil.
Ung jour advint, entre ses faitz joyeulx,
Pour ses deffaulz, dont il ne fut joyeulx,
Sa mere a dit qu'il auroit la fessée :
Dont de tel fait il cheut en grant pensée,

En meditant maniere d'eschapper :
Il luy faschoit de se laisser happer.
Or tout soubdain trouva une cautelle.
Sadicte mere avoit coustume telle,
De le lever souvent au sault du lict,
Qui pas n'estoit pour luy trop bon delict.
Il est ainsi qu'il eust ung autre frere,
Plus vieil que luy, dont pour mieulx se defaire
D'estre fessé, il se couche en sa place,
Subtillement de son lieu se desplace,
Et fait le guect quant sa mere viendroit :
Au plus matin secrettement vint droit,
Cuydant trouver au lict le vaillant homme;
Mais se lever je crois que pas ne chomme.
Elle s'adresse où le pensoit trouver :
Subtilité n'est que de controuver,
Car a trouvé son grant frere en son lieu.
Dieu sache bien s'il y eut du beau jeu;
Il fust fessé, car il fut prins pour l'autre,
A poys d'escu, et d'un cousté et d'autre.

Comment, quelquefois qu'il estoit à l'escolle, son maistre luy baillant la fessée, il effoira.

CHAPITRE II.

En ce temps-là qu'il ensuyvoit l'escolle,
Son precepteur, regent, ou prothecolle
(Pour tant que bien ne sçavoit sa lezçon,
Ou pour rager, ou par quelque fazçon)
Luy descouvrit sa maison par derriere,
Sans qu'il se sceust retyrer en arriere.
Mais, quant congneut ne pouvoir eschapper,
Sans mener bruyt, ou nullement tapper,
Il fist beau cul tout au droit du visage
Du precepteur : quel, voyant telle ymage,
Cuyda frapper, mais le vaillant poullet
Luy a tyré de son cul ung boullet,
Non pas si dur que plomb ou cuytte terre
(Aussy n'en eust si dangereux caterre),
Mais luy bailla de la foyre à travers
De son museau. Vous escripre en trois vers,
Non pas en cent, je ne sçaurois, la honte
Qu'eut le regent, pour faire fin de compte,
Car pour certain il fut sy empesché
A s'effoyrer que Faifeu despeché

S'en est allé, car il ne l'a sceu battre,
Pour la pueur. Or croyez, sans rabbatre,
Que qui eust deu tous les enfans tuer
Qui là estoient, on ne les peust muer
A rire, tant que c'estoit grand merveille :
Dont le regent grandement s'esmerveille,
Et a reprins Faifeu par grant despit,
Qui respondit, sans faire long respit :
« *Monsieur, pour vray, de ce me vueillez croire,*
Que pas ne sçay comment j'ay heu la foyre ;
Mais, sy sentez que soiez offencé,
Pardon requiers, et que soys dispensé
Estre battu, car j'ay tant mal au ventre
Qu'il m'est advys que le grant dyable y entre. »
Ainsi Faifeu eschappa en ce point.
Il n'est qu'avoir subtilité à point.

Comment il avoit subtillement argent de sa mere.

CHAPITRE III.

APRÈS *avoir esté, par ung long temps,*
A la grimaulde, il faillut changer temps,
Aller au droict pour y avoir pratique ;
Mais, comme on voit que plusieurs, par trafficque,

Font desbaucher maint enfant de maison,
Leur faisant perdre et leur temps et saison,
Les conduisant, par façzons trop subtilles,
En plusieurs lieux et choses inutilles.
Le jeune gars, qui tant d'esprit avoit,
Fut tost seduict; mais pas il ne sçavoit
Quel dommaige est que de perdre l'estude:
Tost en hayt et libvres et estude,
Et s'accointa de joueurs et pippeurs,
De gaudisseurs, yvrongnes et lippeurs;
De chascun joeu tost fut bon maistre en somme,
Autant qu'on eust peu trouver jousqu'à Romme.
Mais, comme on voit, tousjours ne gaignoit pas,
Tout son argent perdoit tost que le pas;
Puis ses amys en avoient peine amere,
Et bien souvent le disoient à sa mere;
Parquoy n'ousoit se trouver à l'hostel;
Mais son moyen d'appoincter estoit tel:
Quant il sçavoit sa mere aller à Messe,
Il s'en venoit, comme une grande asnesse,
De libvres plain, qui souvent n'estoient siens,
Mais emprunctez d'aulcuns practiciens.
Alors passoit doulcement devant elle,
Puis à aucuns qui estoient avec elle
Ell' se plaignoit qu'on luy raportoit faulx
De son enfant, qu'on luy dit estre faulx.
Les compagnons respondent: « C'est mal fait,

Car nous sçavons qu'en science est parfait,
Et apprent fort, comme bien vous voyez.
Vous faictes mal qu'ainsy le forvoyez
De vostre hostel. » Doncques la bonne femme,
Avoir ce creu, se reputoit infame,
Et adjoustoit foy au dit des mignons,
Qui bien souvent estoient ses compagnons.
Lors tout soubdain envoyoit s'enquerir
S'on l'avoit veu, et bien fort requerir
De retourner; puis il luy fait à croire
Que des libvres il s'estoit fait acroire,
Et d'autres cas, dont il avoit mestier
Pour soy servir : il sçavoit son mestier
Mener si bien qu'il avoit sa demande
A son plaisir, sans en payer amende.
Puis, son cas fait, retournoit à l'esbat
Aux compagnons; Dieu sache le sabbat
Qui estoit là, tandys que l'argent dure!
Il ne craignoit ne challeur ne froidure,
Tout nud dansoit, buvoit jusqu'à minuyt;
Ne fut onc veu si glorieulx desduyt:
Il se changeoit, il se tournoit la face,
Il engoulloit un verre, une tace,
Il gambadoit, il faisoit le badin,
Oncq on ne vit ung plus parfait landin;
Il basteloit, jouoit de passe-passe,
Bref il n'estoit en compagnie ou place

Où il ne fust par tout le bien venu,
Tant que duroit son bien et revenu;
Des gaudisseurs de toute la province,
Sans en mentyr, il en estoit le prince;
Ung pot de vin, comme emmy ung houseau,
En son gosier jectoit ce damoyseau.

Comment il avalla du lampryon tout vif.

CHAPITRE IIII.

LE *compagnon, pour faire le plaisant,*
Feist ung bon tour, dont puis fut desplaisant;
Car, certain jour, du lampryon il prinst,
A l'avaller tout vif il entreprinst,
Bref il en print je ne sçay pas le nombre :
Il l'avalla; mais Dieu sache l'encombre
Qu'il luy a fait, car aux boyaulx le grappe :
Mieulx luy vaulsist avoir la goutte grappe!
Si n'eust esté ne sçay quell' medicine
Que soubdain print, ou d'herbe, ou de racine,
Le compagnon eust eu son dernier metz :
Mais il jura sa foy que desormais
Ne se joueroit avec un tel bagaige,
Car, pour cuyder gaigner ne sçay quel gage,

Il s'estoit mis en ce fol assessoire,
Dont pire fut que s'il eust eu la foyre.

Comment il desroboit les oayes à sa mere.

CHAPITRE V.

APRÈS *advint, faisant ses passe-temps,*
Que chez sa mere avoit, comme j'entends,
Pour engresser, grant nombre d'oayes en muë :
Pour les avoir, le galland se remuë,
Et va penser comme il luy falloit faire
Pour mettre à fin subtillement l'affaire.
Le bon enfant droit s'en va au marché,
Aprés qu'il eut son cas bien remerché,
Et achepte oayes qui n'estoient gueres grasses,
Puis les posa, en faisant noyses basses,
Emmy la cage où les grasses estoient,
Et emporta les grasses en ce point.
Sa mere estoit toute esbahye comment
Ce cas alloit, veu que tant et souvent
Faisoit panser ces oayes, qui tant sont maigres ;
Et de ce fait, par parolles bien aigres,
Tensoit souvent ses gens, et leur disoit
Que c'est leur faulte, et fort les mauldisoit.

Mais le mignon tant de fois fist le tour
Qu'on s'en doubta : parquoy n'y fist retour.
Mais quant revint certain jour chez sa mere,
Ell' l'en reprint par façon bien amere,
Luy defendant venir à sa maison;
Mais il respond que ce n'est pas raison
Le forbannyr ainsy sans apparence,
Et luy promist que, par experience,
Si telz larrons vouloient plus retourner,
Il les rendroit en tel point attourner
Qu'on congnoistroit ce n'estre point son vice.
Lors, tout soubdain, sans faire long service,
Il s'en partist, et, pour le faire court,
Aux compagnons joyeusement acourt
Pour desjeuner, gaudir, faire grant chere,
Ausquelz compta, sans faire grande enchere,
Qu'à la maison de sa mere y avoit
Oayes grasses tant, mais pas il ne sçavoit
Comment pourroit en avoir à l'emblée.
L'un des gaultiers, estant en l'assemblée,
S'est tost offert aller avecques luy;
Ce qu'il consent, et, de fait, icelluy
Le va mener tout droit à la maison.
Or il falloit, sans aucune achoison,
Par sur ung puitz qui respond en la ruë,
Entrer leans; Faifeu ne fut pas gruë,
Entre premier, l'autre le suyt aprés,

Sans le laisser nullement que de prés.
Quant eurent prins des oayes à leur plaisir,
Veullent sortir, sans avoir desplaisir :
Faifeu bailla les oayes à son consort,
En luy monstrant la maniere qu'on sort.
Cuydant sortir, le glorieux luneau
Tumba du hault du puys jusques en l'eau.
Lors s'escria : « A l'aide! je me noye! »
Faifeu s'en va, et laisse luy et l'oaye,
Et se coucha en sa chambre à part soy,
Si qu'on ne dist que ce venoit par soy.
Les serviteurs trouverent le marchant,
Qui bien estoit acoustré en meschant,
Car sans secours bien tost se fust noyé.
Le cas par luy ne fut pas regnoyé;
Car lors Faifeu fut trouvé en son lict :
Dont il ne fut accusé du delict.

Comment il trompoit sa mere pour aller desjeuner qu'elle ne fust en la maison.

CHAPITRE VI.

UNG *autre tour faisoit-il bien souvent :*
Quant en sa bource il n'avoit que du vent,
Et qu'il n'avoit o luy denier ne maille,

Ne luy servoit ne rime ne rimaille :
Ses beaulx parler, son glorieux quacquet,
Lors n'eussent sceu luy servir d'un bancquet
Pour desjeuner ; bien advisoit le temps
Que l'heure estoit, sans noyses ou contends,
Sa mere aller à l'esglise, à la messe,
Quant elle orroit sonner à la parroisse.
Or s'en alloit le vaillant chrestien
Sonner la cloche à monsieur sainct Julien,
Où n'y avoit nul prebstre qui chanter
Eust nul vouloir ; mais, pour mieulx l'enchanter,
Faisoit le guect : quant venoit d'un cousté,
D'un autre alloit, non pas trop desgousté,
Incontinent en l'hostel se fourrer,
Où bien sçavoit son hocqueton fourrer,
Acompaigné de plusieurs vaillans gens,
Qui d'un denier souvent n'estoient regens.
Si à l'hostel y avoit de bon vin,
Croire bien fault qu'au service divin
Ne le mettoient, mais luy tyroient l'aureille,
Puis emportoient chascun une bouteille
Pour le disner, aussi mainte autre bribbe.
Contre son veuil serviteur ne regibbe,
Car il les eust bien à son gré frottez,
Et hors l'hostel fort soubdain fait trotter.

Comment sa mere luy ferma la cave, et comment il s'en vengea.

CHAPITRE VII.

Sa mere ung jour voulut aller aux champs,
Et le mener ; mais laisser ses marchans
Il ne voulut, contrefaisant le grave,
Pensant pour vray que les clefz de la cave
Luy laisseroit : ce que pas elle fist,
Mais s'en alla, et de luy se deffist,
Cuydant gaigner de luy par tell' cautelle.
Le bon marchant fut beaucoup plus cault qu'elle :
Car, tout soubdain qu'ell' eust le doz tourné,
A la cave son chemin a tourné,
Dont tout à coup il leva la serreure,
Et ses consors y mena à celle heure.
Là beurent bien, et firent gaudion :
Mainte chanson, maint sault et tordion
Ilz firent là, par sept ou huyt journées ;
Filles plusieurs y furent adjournées.
Quant eut bien fait grant chere à son plaisir,
Et ne craignant à faire desplaisir
Nul à sa mere, il s'en va où estoit,
Et du celier la claveure portoit.
Quant elle a veu sa claveure penduë,

Luy demanda, quasi comme esperduë,
Qui le menoit, et que c'est qu'il portoit;
Il respondit, pour tant qu'elle apportoit
La clef du vin, la claveure il emporte,
Affin que nul ne rompist pas la porte.
Sa mere fort de ce fait le tensa,
Mais, pour ce, rien ne l'en recompensa,
Sinon qu'il dit, et bien fort il afferme,
Qu'il rompra tout, si la cave on luy ferme.
Voyant ainsi que ce il afferma,
Oncques depuis la cave ne ferma.

Comment il se vengea de seur Macée la devotte, qui le faisoit tenser à sa mere.

CHAPITRE VIII.

Il y avoit, en la ville d'Angers,
Ung lorpidum, qui par tout sans dangers
Se transportoit, si bien je la denotte :
Elle avoit nom Macée la devotte.
Or est ainsi que souvent gouvernoit
La dicte mere, et si la subornoit
A menacer son filz, et le reprendre
De ses malfaitz. Doncques il fault comprendre
Que le mignon n'en estoit pas content,

Car bien souvent il la trouvoit contant
Avec sa mere, et luy faire rapport
De ses follyes, dont perdoit son support,
Par son moien, et par telle raison
Qu'il ne s'osoit trouver en la maison.
Advint un jour, sans faire grant quacquet,
Que le galland s'accrocha au pacquet
Où se pendoient les clefz de ceste vieille;
Subtillement, que ce fut grant merveille,
Ce temps pendant qu'à sa mere comptoit
Ses fascheries, et ses faitz racomptoit :
Et luy robba la clef de l'huys devant
De son logis. Puis, luy, soubdain devant
S'en va querir une fille de joye
Secrettement, sans que nully la voye,
Et la posa, si bien je me remembre,
En l'enfermant toute seulle en la chambre
De la vieille, et là fist en tell' sorte
Que rapporter à ung chascun s'assorte,
Que pour certain la vieille luy a mise
Pour la livrer à qui ell' l'a promise
Pour son plaisir, comme vraye macquerelle.
Or, pour suyvir mon dit et ma querelle,
Le mistoudin, pour parfaire son cas,
Ne demande procureurs n'advocatz
A raporter celuy faït à sa mere;
Mais il s'en vint, faignant douleur amere

(Or toutesfois aprés qu'il eut renduë
Subtillement, et tresbien rependuë,
A la vieille, sa clef à son costé).
Il a parlé, comme tout desgousté,
En regardant la vieille de travers;
Il dist ainsi : « Ma mere, à l'envers
Est vostre esprit de croire à ceste vieille,
Qui à tout mal songer nuyt et jour veille.
Qu'il ne soit vray, ma teste soit hachée,
Sy maintenant chez elle n'est caschée
Quelque putain, qu'ell' garde à quelque moine.
Je vous supply, sy vous n'avez essoine,
Allez y voir, sy que je n'en soys creu :
S'il n'est ainsi, je suys tins pour recreu. »
La povre vieille estoit de son faict seure,
Ce luy sembloit; parquoy fort elle asseure
A la Faifeüe, et bien fort la requiert
Y aller veoir, aultres choses ne quiert.
Ce qui fut faict, mais bien fut estonnée,
Quant y trouva ceste fille atournée,
Qui affermoit pour vray, comme dessus.
Dont pour finir, et venir au parsus
De ce conte, la povre seur Macée,
De la maison ell' fut bien desmacée,
Et oncques puis ne s'y ousa trouver.
Voez là que c'est que de faulx controuver.

Comment il joua publicquement ung boullenger qui avoit faict ung enfant à sa chamberiere.

CHAPITRE IX.

Ung boullenger, en la ville d'Angers,
Ne craignit point à se mettre ès dangers,
Ung jour que fut prier sa chamberiere
Faire cela, non obstant qu'eust en biere
Ou en cousche sa femme en sa maison;
Et la fillette, où n'avoit grant raison,
Mais simple estoit, le voullust bien souffrir,
Ce moyennant qu'il se voullust offrir
Que ce seroit par nom de mariage,
Quar elle avoit comprins, en son couraige,
Par ouyr dire à sa mere aultresfoys,
Qu'en ce faisant on acquiert maintesfois
Femme ou mary, dont elle fut contente.
Le boullenger consent bien son entente,
Et le luy fist par nom de mariage.
Mais il sourvint ung aultre quariage,
Quar la fillette eut soubdain ung enfant;
Le boullenger, nonobstant, luy deffend
Ne le dire, mais tout soubdain fut sceu
Par la ville; et lors Pierre Faifeu,

Qui pour present estoit de la Bazoche,
Ne le garde, mais tost le met en broche;
Car, pour certain, à karesme prenant,
Luy qui n'estoit de follyes apprenant,
Mais maistre en chef, et du corps bien dispost,
Des gaudisseurs le principal suppost,
Pour mieulx jouer, à la vraye verité,
Le cas qui est cy dessus recité,
En une charte, ou en ung tombereau,
Il fist mettre ung cuvier tout plain d'eau,
Et s'y pousa tout nud o une fille,
Et charyer se fist parmy la ville:
Pour mieulx donner entendre le bagaige,
L'alloit faisant par nom de mariage.
Ainsy joua le cas à bon escient,
Dont fut congneu que pas trop n'est scient,
Mais, pour finer, que le faict ne desguise:
Soubdain fut sceu des suppostz de l'eglise,
Qui en firent faire information,
Pour, à bon droict, par reformation,
Pugnir le cas, qui estoit ung peu creu:
Plus n'en diray, quar pas n'en serois creu.

Comment ung jour qu'il estoit à Paris il joüa aux detz avecque les clercs de la Court, qui le piperent.

CHAPITRE X.

POUR *quelque affaire, ung jour, fut à Paris,*
Mais il advint, dont il ne fist pas ris,
Qu'il se trouva avec des gens de plume,
Qui bien soubdain luy ousterent sa plume:
Ce nonobstant qu'il fust bien emplumé,
Par eulx il fut bien toust desemplumé;
Car à beaulx detz les gallands le piperent,
Et son argent subtilement gripperent,
Tant qu'il n'avoit ne maille ne denier.
Le luy rendre chascun va denier,
En emprunter son credo *estoit tendre,*
Tant que Paris par tout se peut estendre.
Le vaillant corps s'advise d'ung cault tour.
Pour essayer à avoir son retour,
Le landemain, pour le vous faire court,
S'en vint devant Messeigneurs de la Court,
Feignant le sot dandin et le nyès :
Sans leur dire bon jour ne bona dies,
Tout en criant, leur dist que de leur gent,
Luy avoient faict tout perdre son argent;

A ne sçait quoy, et à ne sçait quel jeu,
Ce nonobstant son argent avoient eu.
La Court en eut pitié incontinent,
De le veoir là ainsy incontinent;
Car pour certain cuidoient qu'il n'eust esprit:
Dont reprindrent, par ung tresgrant despit,
Ceulx qu'il monstra avoir eu son argent,
D'avoir trompé ung povre negligent,
Les menassant de les faire tous pendre:
Parquoy bien toust furent contrains luy rendre
Tout son argent, dont ne fut mal content.
Lors s'en alla, sans faire aultre contend,
Se desguiser en une aultre maniere,
Car de pipper il sçait bien la maniere,
Mieulx qu'ils ne font. Il se trouve en leur voye:
Incontinent detz allerent par voye
A son proffit, tant qu'il eut leur argent,
Avecqu' le sien, par son subtil art gent,
Sans que l'ung d'eulx en rien le peust congnoistre.
Leur maistre il fut, bien leur fist à congnoistre.

Comment il donna à desjeuner à des dames de Angers.

CHAPITRE XI.

LUY *retourné, chascun luy fist grant feste :*
Par tout Angers soubdain fut manifeste
Le sien retour, dont personne ne pleure;
Or advient-il qu'à une certaine heure,
Il se trouva à quelque bon banequet,
Où pas ne fut desgarny de quacquet.
Là y avoit damoyselles et dames,
Qui bien l'amoient, voire de corps et d'ame :
Il fut chaery de chascun et chescune,
Sans estre hay là de personne aulcune;
Pour abreger, l'une ne fut restive,
Mais des aultres ell' fut la plus hastive
Luy demander qu'il leur fist ung festin
Pour son retour, ou de soir ou matin.
De luy nier il ne fust si meschant :
A lendemain le glorieux marchant
Leur assigna heure au petit saing,
Et s'en alla, sans mettre nays au sain,
Leur preparer bancquet de bonne sorte;
Emmy lequel une teste il assorte,

Ou de mouton, [ou] de veau, ne sçay quelle.
Mais, pour ouyr et sçavoir la sequelle,
Il escorcha ceste teste predicte,
Et de la peau, sans faire aultre redicte,
Il en couvrit une teste de mort,
Sans à nully en parler ung seul mot.
Lors presenta ce beau petit present
A ung chascun qui là estoit present.
Celle qui fut hastive la premiere
La descouvrir voulsist estre derniere,
Car chascune eut de la veoir si grant peur
Que de longtemps nulle ne fut aseur.
Croyez pour vray que gueres ne mangerent,
Mais bien soubdain du lieu se desrangerent.
Ce beau bancquet gueres ne luy cousta,
Car ces Dames bientost il desgousta
En tell' faczon qu'elles eurent les fiebvres
Plus de troys moys, tremblantes comme chievres.
Par ce point-là d'elles il se deffist,
Tant que depuys bancquet il ne leur fist.

Comment à ung aultre bancquet il beut de l'ypocras.

CHAPITRE XII.

APRÉS *ce faict, à certain bon festage,*
Pour mieulx gaudir et faire davantage
Le pelerin, fut mené, pour esbatre
Les convivez : dont, sans à nul debattre,
Plusieurs gayetez fist-il, et passetemps ;
Entre aultres fist, pour faire passer temps,
Ung qu'il ne fault delaisser jusqu'à cras :
Car, pour son mieulx boyre de l'ypocras,
Pas ne voullut avoir verre ne tasse,
Mais de son lieu soubdain il se destasse,
Et s'en alla à une chaufferette
Sur ung landier, qui n'estoit guere nette,
Pour mieulx sembler le plaisant et nouveau,
Il voullut boire en [*la*] *faczon d'ung veau :*
Or est ainsi qu'elle fut sy treschaulde,
Que bien estroict le bon galland s'eschaulde,
En tell' faczon que le bec luy pella.
De ces cas-là point il n'en appella,
Ce nonobstant qu'il en fust bien mocqué,
D'avoir si prés la chauffrette chocqué.

Comment ung soir luy et ses compaignons n'avoient que soupper.

CHAPITRE XIII.

ADVINT *ung soir, luy et ses compaignons*
Pour leur soupper n'avoient pas deux ongnons,
Et tous estoient sans denier et sans maille,
Et n'eussent sceu trouver qui leur en baille,
Tant ilz estoient bien par la ville acreuz,
Et de grant faim estoient quasi recreuz.
Pour en avoir, il se va adviser
Qu'il se fauldroit par bendes diviser,
Faisant le guect par toute la Cité,
Quant chascun est aller soupper cité
(Les Chanoines ungs o aultres, en somme,
Se font porter leur soupper par leur homme),
Avoir des gens qui portassent corbeilles,
Barriz, flascons, pincernes ou bouteilles,
Faire semblant de voulloir tout tuer,
Sans rien frapper, mais les destituer
Tant seullement des bribbes et lorreaux,
Pour le soupper des compaignons lureaux.
Chascun a dict : « C'est tresbien advisé !
Ainsy soit faict comme il est divisé. »

Lors ilz s'en vont par bendes et monceaulx :
Amasserent, Dieu saiche, quelz morceaulx,
Et de bons vins tant qu'en beurent assez
A suffisance, et pour l'heure passer.
Mais les seigneurs, qui leur soupper attendent,
Qu'il soit ainsy entr'eulx pas ne l'entendent,
Tant que leurs gens leur dirent la fortune,
Qui pour le temps leur fut grant infortune :
Car tel cuidoit manger d'un bon pasté,
Ou d'ung chappon, qui n'en a onc tasté ;
Mais il fallut que maistres et servans,
Pour ce soir-là, tant fussent-ilz sçavans,
Fussent tout ung, et prinsent en patience,
Ou aultrement n'eussent pas eu science.

Comment Pierre Faifeu fist le basteleur à Baugé.

CHAPITRE XIIII.

POUR *son esbat, ou bien pour quelque cas,*
Non trop muny d'escuz ou de ducas,
Va à Baugé, où là fut quelque temps,
Mais, pour certain, ainsy comme j'entends,
Tant se joua à prendre sa plaisance
Qu'il luy tourna en grande desplaisance :

Car son argent bien soubdain luy faillit,
Et le credit aussy luy defaillit.
Lors, quant se vit tumber en tel malheur,
Il s'advisa faire le basteleur,
Et amassa en son hostellerie
Force mastins, vieulx chiens de boucherie,
Les enfermant en une chambre seure;
Puys à son hoste il dit : « Je vous asseure
Que de ces chiens vous voirrez faire ung tour
Que n'avez veu en chemin ou destour. »
Puys tout soubdain fist sonner par la ville
Ung tabourin, disant : « Ung homme habille
Est en tel lieu, qui jouë de passe-passe,
Ayant bestes, des belles l'oultrepasse.
Bref, pour faire le faict et le deffaict,
En ce monde, il n'y a plus parfaict.
Pour ung liard, voyra toute personne. »
L'hoste à nully de ce cas mot ne sonne,
Car, pour certain, il pensoit estre voir,
Par ces matins, quelque nouveaulté veoir.
Gens sans nombre se sont là assemblez
Pour veoir le jeu, ont lyards dessemblez,
Quelz il pousa en sa bource ou boguette :
Il ne luy chault qui de ce cas quacquette.
Il ennuya d'escouter à la gent,
Mais c'est tout ung, puys qu'il a de l'argent.
Ces chiens hurlent, rechingnent et habaient :

Les attendans d'ennuy la gueulle baient.
Bref, quant il vit qu'il fut temps et saison
De s'en sortir, et laisser la maison,
Pour saigement jouer son personnage,
Il fist renger ung chascun par son eage,
Faisant semblant leur aller demonstrer
Cas merveilleux, et bestes leur monstrer.
Il va entrer en sa chambre à part soy,
Et ferma l'huys, le tirant aprés soy,
Puys resortit soubdain par la fenestre,
Sans qu'aultre bruict à l'hostel il fist naistre,
Et s'en entra coyment emmy l'estable
De la maison, [et] sans y estre stable,
D'avanture, y trouva ung cheval,
Qu'il emmena , ou à mont, ou à val;
Et pour le cas mieulx vous faire assavoir,
On ne s'en sceut jamais appercevoir
Qu'il ne fust loing, sans sçavoir quelle part
Avoit tiré, quant de là se depart.
Ainsy trompa Baugeoys pour ceste heure,
Car il eut d'eulx et argent et monteure.

Comment, à son retour de Baugé, voullut acheter ung poullain qu'on ne luy voullut vendre, qu'il eust subtillement.

CHAPITRE XV.

De ce cheval, je crois qu'il le rendit,
Quant fut Angers, ou bien il le vendit,
Je n'en sçay rien; mais, sans chandelle ou cierge,
Ung jour alloit à l'esbat, vers Sainct-Sierge,
Où il trouva, en un petit bordage,
Ung beau poullain, qui n'avoit pas fort d'eage,
Mais bien luy pleut. Lors s'en vint à son maistre
Le supplier qu'il se voullust soubzmettre
Le luy bailler, sans en faire refus,
Luy presentant tout comptant quatre escuz.
Mais le clousier, pour faire fin de compte,
De son parler il ne tint pas grant conte:
Car il disoit le poullain et la mere
Pas ne valloir la monnoye qu'il numere,
Et s'excusoit que sa mere y a part.
Alors Faifeu de luy soubdain s'empart,
Et va songer une bonne cautelle,
Que vous orrez, et pour tout vray fut telle:
Il va trouver ung cheval, mort de frays,

En ung foussé, qui estoit là auprés,
Où mainte pye [et] corneille et corbin
Ja en avoient eu chascun son loppin,
Et amassa les petiz ousseletz,
Et de la chair de petiz morcelez,
Et les pousa en partie de la peau,
Sans à ce faict de nully faire appeau.
Lors s'en alla, de nuict, en la pasture,
Où se repaist la jument, et pasture
O son poullain, où (pour le faire bref)
La charongne a portée à grant grief,
Et l'espandit au champ en maint endroit,
Presuposant pour vray qu'on entendroit
Les loups avoir en ce lieu devoré
Ledict poullain; puis là n'a demouré,
Mais à son gré le poullain il emmeine.
Or est ainsi qu'en la male sepmaine,
Le bon hommet, cuydant trouver sa beste,
Au plus matin, sans faire grand tempeste,
Vint audit lieu. Lors fut bien estonné,
Et de son sens quasi tout bestourné,
D'avoir perdu son poullain, qu'eut tant cher,
Qu'il croit mengé : plus ne le fault cercher.
Le propre jour, Faifeu vers luy retourne,
Le requerant que nul ne le destourne
Qu'il ne luy vende et livre son poullain,
Luy affermant que jusques à bien loin

N'y a cheval qui si fort bien luy plaise.
Le clousier dist : « Monsieur, ne vous desplaise,
Car ceste nuyt j'ay esté fortuné
De mon poullain, dont tout importuné
Est mon esprit. Les loups en ont fait feste,
Et l'ont mengé, le cas est manifeste.
Las ! je vouldrois le vous avoir baillé.
— Or (dist Faifeu), qu'il ne soit point raillé,
Car pour certain je l'auray, quoy qu'il couste.
Tu l'as caché ? Or, mon amy, escoute :
Baille-le moy, car j'en ay tel vouloir
Que plus dix fois qu'il ne sçauroit valoir
Je le paieray. Pour Dieu, ne me refuse !
Tien dix escuz, et n'ayes plus nulle excuse. »
Lors le clousier, prés qu'il ne se va pendre,
Quant du poullain se voit telle offre espandre,
Et en pleurant luy dist : « Monsieur, pour voir,
Il est mangé ! Je vous pry, venez veoir. »
Là luy monstra le fait, que bien sçavoit
Trop mieulx que luy, mais semblant si avoit
Rien n'en sçavoir : en faisant male chere,
Luy afferma qu'il l'eust eu, quelque enchere
Qu'on en eust fait. Lors du lieu s'empartit,
Mais je ne sçay si rien luy impartit
Pour son cheval, et sy le luy paya.
Or, pour sçavoir comment il employa
Depuis ce temps, et luy fist nourriture,

Il le nourrit, pour vray, contre nature,
Luy apprenant à boyre vin en verre,
Faire les saultz, s'agenouiller en terre,
Monter degrez, le suyvir pas à pas :
Qui ne l'eust veu, on ne le croiroit pas;
Brief, il dansoit et faisoit mille mines;
Faignant parler, il jouoit des babines;
Bien le portoit, et fust jusques à Rome.
Voyla comment le fist le vaillant homme.
Quant l'eust taisy si qu'il fut descongnu,
Il le tonsa, et si le mist tout nu.
Tant estoit laid que c'estoient grans merveilles,
Car luy couppa la queuë et les oreilles;
Brief, le maistre et le cheval n'avoient
Point de pareilz, des mines qu'ilz sçavoient.

Comment, le jour des licences publicques d'Angers, il voullut faire licencier son cheval, disant luy appartenir mieulx que à ung asne.

CHAPITRE XVI.

PAR *chascuns ans, ung terme est limité,*
Le prochain jour aprés la Trinité,
Qu'à Angers on fait publicque licence,

Et que les clercs de parler ont licence.
Dans le Pallais, sans qu'on ferme la porte,
Chascun, pour veoir et ouyr, se transporte,
Les harangues qui là se font et forment,
Et par raisons ensemble se conforment.
Or est ainsi qu'ung en l'acte se mist,
Et tel degré percevoir se soubzmist,
Non [trés] capable, mais en sçavoir fort rude,
Bien demonstrant n'avoir aymé l'estude.
A Faifeu fist quelque fois ung faulx tour,
Lequel pensa ce jour avoir retour,
Car, à l'heure qu'il faisoit la harangue,
Faifeu entra, non des parny de langue,
O son cheval, qui estoit si bien duyt
A le suyvir que par tout le conduyt,
Et fust monter la Tour de Babilonne,
Ou à aller jusques en Aquilonne.
Quant fut monté, en beau latin aorné,
Le sien parler aux Docteurs atourné,
Les suppliant admettre sa requeste
(Car bien sçavant estoit), sans autre enqueste,
Pour tant qu'estoit bien amé et congnu.
Le refuser nul ne fist l'incongnu,
Mais là luy fut bonne audience faicte,
Sans qu'on trouvast nulle excuse ou defaicte.
Lors devant tous dist : « Messieurs, attendez,
Je ne sçay pas comment vous l'entendez,

Que mon cheval, qui de nature est noble,
Ne preferez à une beste ignoble :
Car je voy cy ung asne insencé,
Que estre clerc vous avez dispencé :
Par quoy concludz, dessoubz correction,
Que ne debvez faire telle action,
Car, si degré à cest asne on tribuë,
Je maintiendray que mal on distribuë
Les facultez et tiltres de sçavoir,
Car mon cheval les doit plustost avoir. »
Les assistans tous se prindrent à rire,
De quoy Faifeu ce leur est allé dire,
Car en nul point il n'a temporisé,
Que le galland n'ayt bien vesperisé.
Mettre son nom je ne veulx ne ne doy,
Mais ung chascun le monstroit o le doy,
Tant qu'eust voulu, pour faire fin de compte,
Estre enfouy, tant avoit belle honte.
Ainsi Faifeu de luy bien se vengea,
Puis du parquet soubdain se desrengea.

Comment Faifeu alla en Poictou, où en une hostellerie fist monter son cheval au guernier à l'avoyne.

CHAPITRE XVII.

Il s'en alla tout d'un traict en Poictou :
Le lieu, pour vray, où est ne sçay point où ;
Mais toutesfois en ville ou en bourgade
Il arriva, sans faire grand brigade,
Et se logea au bout ou au meillieu,
Où il pensa trouver le meilleur lieu :
Or est ainsi, pour mieulx [y] estre stable,
Il fist mettre son cheval à l'estable,
Et là dedans bien il s'est fait traicter,
Sans marchander en rien, ne contracter.
Quant fut au soir, bien commande qu'on pense
De son cheval, mais pas ne se dispense
Y aller veoir. Lors voit où c'est qu'on va
A l'avoyne, dont soubdain controuva
Faire ung bon tour, quel cy je voys escripre ;
Quant le lyrez, vous n'en ferez que rire.
Au soir, quant veit que tout est despesché,
Et se coucher chascun est depesché,
Faignant aller au retraict et latrines,

Aussi dire ses vespres ou matines,
S'en alla veoir que faisoit son cheval.
Lequel trouva tout couché, son chef val.
Lors l'assigna. Le cheval l'entendit,
Comme devant j'ay ja, a long-temps, dit,
Car entendoit tout comme une personne.
Faifeu tout bas le cheval à part sonne,
Signe luy fait qu'aprés luy montast hault;
Lequel bien tost le fist, joyeulx et bault.
Lors le mena au grenier à l'aveine,
Où le laissa, car pas ne le rameine,
Mais s'en alla coucher emmy son lyct.
Or lendemain il y eut beau delict,
Car au matin Faifeu s'habille et house;
Pour s'en aller ailleurs il se dispouse.
Mais, quant fut prest, contrefist l'estonné
De ne trouver son cheval atourné.
Lors s'en alla à l'hoste faire plaincts
De son cheval : l'hoste et ses gens sont plains
De fascherie et grande esbayssance;
Oncques n'ont tant esté esbays, sans ce,
Car pour certain pensoient avoir perdu
Ledit cheval. L'hoste, tout esperdu,
Vint à Faifeu, troublé et remply d'ire,
Et, tout fasché, luy a commencé dire :
« Mon trescher Sieur, du pouvre negligent,
Pour le cheval, vous plaise prendre argent,

Car pour certain je ne sache la sorte
Qu'il est perdu. C'est une chose forte
Le recouvrer : donc, je vous pry, pour Dieu,
Ne vous faschez; prenez le mien en lieu. »
Faifeu ne ryt, mais faint fascheuse chere,
Et jure Dieu qu'onc n'eut chose plus chere
Que son cheval : plus vault de cent ducatz.
Lors l'hoste fut bien estonné du cas,
Car Faifeu dit s'en plaindre à la justice
De luy avoir faicte telle injustice.
En quacquetant, faisant tel dyalogue,
Faifeu s'en vint, de marrisson tout rogue,
Au serviteur, feignant de l'outrager,
Luy promettant de le faire enrager,
Tant le battra. Le serviteur n'a veine
Qui ne tremble, disant que de l'aveine
Il luy donna et sa litiere fist;
Il ne sçauroit comment le tour se feist,
Car pour certain il ferma bien la porte.
Faifeu luy dist : « Vien çà, et me rapporte
Combien d'avoyne au soir luy as baillé? »
Le varlet dist : « Si qu'il ne soit raillé,
Je veulx pour vray ma teste estre couppée
S'il n'eut du tout son entiere souppée.
— Ah! vertubieu (dist Faifeu)! je suis prins!
Viens çà, meschant, dy moy, qui t'a aprins
Penser chevaulx sans le dire à leur maistre?

Plain ung boysseau il luy en falloit mettre.
Où la prins-tu? — Monsieur (dit-il), en hault,
En ce grenier. — Donc (dit Faifeu) il fault
Y aller veoir, car je veulx qu'on me pende
S'il n'est monté; il fault que tu entende
Qu'il a esprit, et entend aussi bien
Qu'homme qui soit, sans y faillir en rien;
Parquoy s'il veyt que tu as apporté
D'en hault l'aveine, il s'y est transporté.»
Lors tout soubdain chascun se mect en peine
Aller chercher au grenier à l'aveine,
Et ont trouvé comme Faifeu leur dist,
Dont n'y eut nul qui de grant joye ne rit.
Le bon cheval en fist telle despence
Qu'il en avoit si tresplaine sa pance
Qu'il ne povoit du lieu se remuer.
Soubdain Faifeu de couleur va muer
De veoir ainsi son cheval trop pencé:
Donc a requis estre recompencé,
Car son cheval à mourir leur afferme
D'estre tant saoul, et contre eulx tient fort ferme,
Les menassant à les faire adjourner.
L'hoste luy dist: «Monseigneur, sejournez
Tant que vouldrez ceans pour le refaire,
A vostre vueil je suis prest satisfaire.»
Faifeu fut là encor troys jours ou quatre
A se gaudir, se jouër et esbattre,

Sans que jamais luy coustat ung tournoys.
Voyez comment il faisoit ses tournoys.

Comment il alla en Bretaigne, où il contrefist le triacleur et le divin.

CHAPITRE XVIII.

POUR *son plaisir, non d'argent trop muny,*
Il s'en alla, d'esprit non immuny,
Ung certain temps, en maint pays et contrée.
Pour le premier, Bretaigne a rencontrée,
Où maint cault tour il fist, et maint desduyt,
Que tout n'ay pas en ce papier reduyt :
Entre lesquelz, pour abreger le livre,
Il se trouva, ung jour, d'argent delivre,
Mais son esprit pas ne luy defaillit,
Car en avoir soubdain il ne faillit.
Pour mieulx user de cautelle ou miracle,
Il s'advisa vendre le tyriacle,
En se vantant qu'il guerist de tous maulx,
Et de plusieurs, tant soient-ilz anormaulx.
Bref, quant eut fait ses criées et repuces,
Il s'employa vendre la poudre aux puces.
Il avoit fait force petitz cornetz,
Pour affronter tous ces jolys cornetz,

Où n'y avoit que du seys de bois
Bien fort pouldré. Adonc, à ses abboys,
Chascun accourt : lors en fist bonne vente,
Car pour tout vray publicquement se vante
Que les puces toutes fera mourir ;
Là eut lyards, pour son fait secourir,
Tant et si bien qu'il fut assez content.
L'un des presens s'advisa, tout content,
Que bien sont foulz de là s'estre amusez,
Sans qu'il leur dist la maniere d'user
De la pouldre quelle il leur a venduë :
A Faifeu va, sans faire aultre attenduë,
Luy demander la maniere et la sorte
Qu'il faut user de la pouldre qu'il porte.
Il luy respond, sans faire long quacquet,
Que mettre fault les puces en pacquet,
Et les prendre chascune seule à seule,
Et leur pouser [de] la poudre en la gueule ;
Toutes mourront, sans faire long sejour.
Lors chascun rist d'avoir eu, celuy jour,
Tel passe-temps et si bonne responce ;
Mais tout soubdain le galland fist esponce
Et s'en alla, sans faire long adieu,
Avecque argent qu'eust par son plaisant jeu.

Comment il alla à Nantes, où il garantit ung criminel d'estre pendu.

CHAPITRE XIX.

QUANT *fut party dont il fist ce bon tour,*
Il s'en alla, sans faire ailleurs retour,
Droit à Nantes, là où il a faict rage :
Quant il y fust, il lui print en couraige
Contrefaire l'astrologue et divin.
Ce nonobstant qu'il beust charté de vin,
Se fist traicter en homme de sçavoir,
Leur promettant à leur faire asçavoir
Chouses cachées, chouses hors de memoire,
Qui excedent et logicque et granmoyre;
Tresors cachez leur monstreroit pour voir :
Il ne tenoit qu'à y aller, pour veoir;
Bref, il disoit, pour mon propos parfaire,
Qu'experiment il monstreroit par faire.
Or le cas fut : quant on ouït son bruict,
Chascun y va, chascun court, chascun bruit,
Chascun veult veoir les faczons de cest homme;
Plus subtil n'est, disent-ilz, jusqu'à Romme.
Ce temps pendant, comme j'ay entendu,
Aucun devoit, ung jour, estre pendu

En la ville, et à l'apresdisnée :
Ainsi estoit sa povre destinée;
Mais les parens du pouvre condamné
Eussent voulu du bien avoir donné
Grant quantité, quasi jusques sans nombre,
Et leur parent n'eust point eu cest encombre.
Ung plus subtil en ce cas va viser
Et tout soubdain ses parens adviser
Qu'il fault parler au divin de l'affaire,
Luy promettant, si le cas veult parfaire,
De delivrer leur amy de prison,
Sans qu'en nul point ilz en ayent mesprison :
Cinquante escus il aura pour sa peine.
Lors regarda sa bource n'estre pleine,
Mais du tout vuyde; et sans avoir denier,
Les secourir ne leur va desnier;
Or leur promect se mettre à l'adventure
Faire leur vueil, moyennant qu'ouverture
Ilz luy facent de moitié payement;
Ce qu'ilz firent : lors il s'en va coyment
En son esprit la façon cogiter
Comme il pourra le pouvre corps jecter
Hors de danger : la maniere fut telle
Qu'il mist à fin par tresbonne cautelle.
Or y avoit, pour le temps, à la chartre,
Geollier nouveau, qui prisonniers enchartre,
Ne congnoissant encore les sergens,

Dont Faifeu fut adverty par ses gens.
Bien joyeux fut ; lors il s'en va grant erre
Chez ung sergent qui ne tenoit grant terre,
Luy requerant luy faire le plaisir
De luy prester, sans aucun desplaisir,
Son hocqueton qu'il porte pour livrée,
Luy affermant pour vray, à l'arrivée,
Qu'est seullement pour jouer une farce,
Si qu'il ne veist que le mignon le farce ;
Il luy bailla troys beaulx escuz en lieu,
Jousques à tant qu'il eust parfaict son jeu.
Le bon sergent en luy print affiance,
Et luy livra, sans nulle deffiance,
Son hocqueton, son enseigne et sa verge,
Sans qu'il congneust que Faifeu le gauberge.
Quant le marchant eut parfaict tout son tour,
Tout droict s'en va à la geolle ou [la] tour,
Bien eschauffé, faignant avoir grant haste,
Dist au geollier : « Mon amy, or te haste
Me delivrer, sans plus longue traynée,
Cil qu'on doibt pendre à ceste apresdisnée. »
Le chartrenier, comme dessus est dict,
N'en fist reffus, et n'y a contredict,
Pour tant qu'il dict : « Le juge le commande,
Et, pour encor parler à luy, le mande,
Car il le veult derechef confronter
A ung tesmoing, pour de mieulx l'affronter ;

Mais il veult bien que soit secrettement. »
Lors luy bailla, mais bien estroictement
Le va lier, faignant avoir grant crainte
Qu'il eschappast, puys droict de ceste empainte
L'en emmena, sans faire aultre semblant.
Le criminel s'en alloit tout tremblant,
De peur qu'avoit, mais pas ne sçait l'affaire
Que là Faifeu pour luy a voullu faire.
Quant du geollier ilz furent eslongnez,
En ung destour, sans granment besongner,
Faifeu luy dist : « Mon amy, or despesche
Faire chemin, car de mort te despesche,
Comme tu voiz. » Adonc l'a deslié,
Et s'en alla, non merencolyé.
En certain lieu ses amys l'attendoient,
Qui en ce point l'avoir ne s'attendoient;
Faifeu leur rend, ilz luy baillent monnoye,
Il fut content, et ilz eurent montjoye.
Le hocqueton il rendit au sergent,
Et retira de luy tout son argent;
Puys s'en alla, sans faire long sejour,
Car il ne veult qu'on le voye là ce jour.
Le peuple attent, pour voir faire justice
Du malfaicteur, mais à son prejudice
Rien ne feront, car il est hors leurs mains,
Et est plus loing de dix lieues pour le moins.
Le juge dict que le geollier le rende,

Ou que pour luy il fault qu'il paye l'amande;
Le geollier dict : « Vous l'avez demandé,
Et j'ay toust faict ce qu'avez commandé. »
Bref, nul ne sçait pour au cas satisfaire,
Quant on congnoist la maniere de faire
Qu'on doibt juger, le cas bien entendu.
Le rustre fut saulvé d'estre pendu,
Faifeu rescoux de sa grant indigence;
Les officiers, ne leur intelligence,
Rien n'y ont faict, si que mieulx il soit sceu :
Ilz n'eurent fors du jeu Pierre Faifeu.

Comment à Rennes il contrefist le medicin.

CHAPITRE XX.

UNG *jour, à Angers, chez ung appoticaire,*
Il fist ung tour, lequel il ne fault taire,
Car se trouva tout seul à son plaisir :
Considerant ne faire desplaisir,
Print et saisit de receptes grant nombre,
Faignant jamais n'en avoir veu que l'ombre,
Puys s'en alla trouver ung compaignon,
Auquel il dist : « Venez çà, mon mignon;
Si vous voullez que nous aillons ensemble,
J'ay bon espoir, ainsi comme il me semble,

Que nous ferons tresbien nostre prouffit,
Car j'ay icy maintes drogues confit,
Mainte recepte, et mainte medicine :
Aussi de moy je feray tresbon signe,
Faisant semblant en tel cas estre expert;
Aussi direz en secret et appert
Que par tous lieux de moy on tient grant compte,
En toutes cours et de prince et de conte;
Vous aurez part à ce qu'acquesterons.
Voyans le pays, ainsy ne questerons. »
Le compagnon fut de son alliance
Bien tost prest estre, et, sans contrariance,
S'en sont partys sur chascun son cheval.
Tant ont erré et à mont et à val
Qu'à Rennes sont venuz à la couchée,
Où mainte bade ilz ont là descochée :
Incontinent à l'hoste se vanta
De son sçavoir, qui bien tost l'esventa,
Car bien estoit joyeux d'avoir tel houste.
Faifeu luy dist : « Mon amy, quoy qu'il couste,
Ung logis seur fault que j'aye, à part moy
Et mon varlet, pour m'oster hors d'esmoy :
Car je ne veulx que personne en approuche,
Ne que nully à mes besongnes touche. »
Incontinent l'hoste fut disposé
Le mettre en ung, où son cas a posé.
Par tout fut sceu que, chez ung tel, en ville,

Est arrivé ung medicin habille;
Dont chascun jour venoit maint pacient,
Desquelz le mal il n'estoit pas scient;
Mais son varlet, qui congnoissoit l'affaire,
Bien entendoit la maniere de faire,
Prenoit l'urine, et vers luy la portoit,
Puis tout soubdain recepte rapportoit,
Qu'il coppioit sur une aultre recepte;
C'estoit pourquoy l'entrée leur excepte,
Car il ne veult que nully apperçoyve
Le sien secret, ne son sçavoir perçoyve.
Or il advint que, par bien ou mal fait,
Aucuns se sont bien trouvez de son fait;
Ce nonobstant qu'il fist à l'adventure,
Furent secours de Dieu et de nature:
Parquoy il eut en ville tel credit
Que par tous lieux ung chascun crye et dit:
« Des medicins en tant que terre abunde,
C'est le meilleur qui soit en tout le monde. »
Mais il advint que la chance tourna,
Car, pour bien peu qu'en santé retourna,
Il en mourut quasi infiny nombre.
Pour ce, luy vint ung merveilleux encombre,
Car on doubta que du cas abusoit,
Et que le monde ainsi il amusoit:
Donc fut conclud qu'il fault le faire prendre,
Pour de tel cas griefvement le reprendre;

Mais son hoste, de ce cas adverty,
En eut pitié, et tost l'a diverty
Plus demourer, de peur qu'il n'y eust perte,
Car il veoit sa ruine toute aperte.
Lors que Faifeu du cas fut advisé,
Pas n'a long-temps jazé ne devisé,
Mais mercya son bon hoste et le poye,
Et s'en alla de Rennes, o grant proye,
Sans y avoir dommage ou interest,
Et n'attendit pas des Brettons l'arrest.

Comment, à la Flesche, il eut des houseaulx subtillement.

CHAPITRE XXI.

UNE *aultre foys s'en alla, pour s'esbatre,*
A la Flesche, où fist, sans rien rabattre,
Le tour qu'orrez ycy present compter,
Lequel vault bien peine le racompter.
Ung chascun sçait, et par tout est notoire,
Qu'il n'y passe abbé protenotaire,
Grant ou petit, de quelque estat qu'il soit,
Qu'on ne mocque : ce cas ung chascun sçait;
Par ce, ilz sont appellez coppieurs,
Car à gaudir tousjours sont espieurs.

Or est ainsy que Faifeu s'y transporte,
Qui tout soubdain une coppie emporte
D'ung cordouannier, qui le gaudist et raille
Pour tant qu'avoit pour cuir bottes de paille.
Faifeu l'entend, qui pensa s'en venger
Dedans bref temps; lors s'en alla renger
Et se loger au meilleur lieu qu'il peut,
Où bien faire ce traicter-là il sceut,
Et y coucha la nuyt et fist grant chere.
Le lendemain, sans faire longue enchere,
Pour se venger de cil qui le mocqua,
Ung serviteur de l'hostel evocqua,
Luy requerant, sans faire longue pause,
Ung cordouannier amener se dispose,
Qui apporte houseaulx pour le houser,
Luy affermant qu'ont esté si aoussez
Luy derober, d'où dernier est sorty,
Ses deux houseaulx, dont bien estoit sorty,
Et n'y a nul, en ce lieu, qui en face,
Parquoy il fault que jousqu'icy s'en passe.
Le serviteur soubdain luy amena
Le cordouannier qui si bien le mena
A son entrée et luy fist mocquerie.
Faifeu s'en taist, et n'en dict mot ne crye;
Mais marchanda, sans noyses ou riottes,
Du coppieur une paire de bottes,
Puys il se fist houser la jambe dextre,

Qui fust tresbien, mais la jambe senextre
Il tinst roide, faignant la botte estroicte,
Parquoy soubdain sa jambe il a retraicte,
Et au maistre, qu'il voyoit indigner
D'avoir failly, dist : « Jousqu'apresdisner,
Reportez-la; qu'elle soit renformée,
Tant que bien soit à l'aultre conformée. »
Ce que bien tost il fist sans contredict.
Incontinent Faifeu rencontre et dict
Au serviteur : « Mon amy, sans grant noyse,
Fais-moy venir, quelque part où tu voyse,
Ung cordouannier autre que cil qui vint,
Car il est cher. » Le serviteur revint
Et amena avecques luy un aultre,
Auquel il fist tout ainsi comme à l'aultre:
Car à son pied dont il n'estoit housé
Il a trouvé ung houseau disposé,
Et renvoya l'autre pour remboucher.
Puis, tout soubdain, sans granment s'esmouscher,
Il a disné, et payé sa despence;
Mais de payer les houseaulx se dispence,
Et s'en alla, se mocquant des mocquarts,
Qui estiment les gens sots et coquarts:
Car d'eulx il eut, sans faire grant bataille,
Houseaulx de cuir pour ses bottes de paille.

Comment la dame d'une grosse maison où il hantoit perdit ung dyamant en sa maison, qu'il luy fist subtillement recouvrer.

CHAPITRE XXII.

J'ay ja escript plusieurs et maintes fois,
Icy devant, que sans crainte ou effroyz
En chascun lieu, sans faire grande enchere,
Il se trouvoit où on faisoit grant chere,
Et par tous lieux estoit le bien venu,
Plus pour jaser que pour son revenu.
Or y avoit un gros seigneur notable,
Au pays d'Anjou, tenant fort bonne table;
Et jeune estoit, aymant tout passetemps,
Et gens joyeux; dont, ainsi que j'entends,
Faifeu l'alloit bien fort souvent esbatre,
Sans riotter, sans noyser ou desbatre,
Et pour certain, sans faire long civé,
A la maison il estoit fort privé.
Ce temps pendant qu'il faisoit residence
A la maison, en faisant rys et dance,
Ung certain jour, la dame de l'hostel
Eut ung ennuy, lequel pour vray fut tel,
Car elle avoit en sa main gauche ou dextre
Ung dyamant, que l'on renommoit d'estre

De la valeur de bien cinq cens ducatz;
Or, pour soubdain vous advertir du cas,
Ou en dormant, ou en faisant la veille,
Du doy luy cheut, dont tresfort s'esmerveille,
Qu'ell' ne le treuve est son cueur tresmarry,
Et n'ose aussi le dire à son mary;
Mais à Faifeu allée est s'en complaindre,
Qui respondit, sans grandement la plaindre,
Que bien falloit que le seigneur le sceust,
Et qu'ell' luy dist ains qu'il s'en apperceust.
En ce faisant, le vaillant Pierre maistre
Le recouvrer luy est allé promettre,
Ce moyennant qu'il eust cinquante escuz,
Qu'ell' luy promist, sans en faire refũz;
Pareillement, qu'aucun de la maison
L'eust point trouvé, il en rendroit raison.
Leurs propos tins, s'en alla seure et ferme
Ladicte dame, et au seigneur afferme
Du dyamant le susdict interest,
Dont il ne fist pas grant conte ou arrest,
Ce nonobstant que fust le don de nopces
Qu'avoit donné par sur autres negoces:
Car courroucer sa femme assez en veoit
L'avoir perdu, mais grand dueil en avoit.
Or, toutesfois, à Faifeu il ordonne
Faire son vueil, et puissance il luy donne
A son plaisir faire ainsi qu'il entend.

ncontinent Faifeu fist, tout content,
Tost assembler serviteurs et servantes,
Grans et petitz, et, les portes fermantes,
Les fist renger en une chambre à part,
Où de grant peur chascun d'eulx avoit part.
Quant il eust fait, appella Sieur et Dame,
Desquelz amé estoit de corps et d'ame,
Et devant eulx aux servans fist sermon
Du dyamant, leur disant : « Nous chermon,
Et sçavons bien, par l'art de nicromance,
Celuy qui l'a! » Et tout en evidance
Faignoit chermer la chambre en tous endroitz,
Se pourmenant devant boytteux ou droitz.
Il apperceut, parmy une verriere,
Emmy la court, ung garsonnet arriere,
Qui n'estoit point o les autres venu :
Dont vous orrez qu'il en est advenu.
Ce nonobstant qu'il y en eust grant nombre,
Cinquante ou plus, soubdain faignit, soubz umbre
De diviner, que tous n'y estoient point.
Les serviteurs, ne congnoissans le point,
Dirent que nul ne restoit de la bande,
Fors le berger. « Donc, dist-il, qu'on le mande!
Bien le sçavois et autres choses sçay;
Qu'il vienne tost, et vous verrez l'essay. »
Quant fut venu, demande une arballeste,
Que bender fist o grant peine et moleste,

Car forte estoit, des meilleures qui soient.
Les assistans tresfort s'esbahissoient
Que faire il veult, car dessus il fait mettre
Ung fort raillon, puis ainsi la remettre
Dessus la table, et couchée à travers,
Tout droit tenduë, et atournée envers
Par où passer on doit devant la table.
Tout ce cas fait, comm' resolu et stable,
Dist à la Dame et aussi au Seigneur :
« Que nul d'eulx n'eut tant fiance en son heur,
De demander la bague dessusdicte,
Par nul barrat ou cautelle maudicte :
Car il convient, sans faire nul destour,
Que chascun d'eulx passe et fasse son tour
Devant le trect, arc, arballeste ou flesche,
Sans que le cueur d'aucun se plye ou flesche;
Et puis aprés les servans passeront;
Mais bien croyez que ne repasseront
Ceulx ou celuy qui la bague retiennent,
Mais estre mortz tous asseurez se tiennent. »
Son dict finy, chascun y a passé,
Sans que nul fust ne blecé ne cassé;
Mais, quand ce fut à cil qui a la bague,
A ce ne veult user de mine ou brague,
Car pour certain se trouva si vain cueur
Que s'excuser ne sceut estre vaincqueur;
Mais tout soubdain son esprit se tendit

Cryer mercy, et la bague rendit,
En affermant qu'il ne l'avoit robbée;
Mais, sans Faifeu, eust esté absorbée :
Auquel on quist s'il estoit bien certain
Du larronneau, mais jura qu'incertain
Il en estoit, et, sans science telle
Qu'on estimoit, avoit quis la cautelle
Espoventer, par subtille leçon,
Ceulx qui la bague avoient, en la façon.
Vous pouvez voir que, par subtille prouve,
Tel se dit bon que meschant on approuve.

Comment il fist une finesse pour couscher, en la chambre de sa mere, avecques sa chamberiere.

CHAPITRE XXIII.

Le bon mignon, en ses jeux et esbatz,
Ne laissoit pas estre tendre du bas.
Or y avoit demeurante o sa mere
Une servante et tresbelle commere,
Que fort aymoit, en desirant jouyr :
Le cas qu'il fist, vous le pourrez ouyr.
Ladicte fille, ainsi que me remembre,
Couchoit tousjours en ung lict de la chambre,

Où la Faifeuë en tous temps se couchoit,
Et voulentiers gueres n'en descouchoit;
Parquoy ne peult en avoir jouyssance,
Ne jour ne nuyt, dont a esbayssance;
Mais, pour venir au dessus de son fait,
Par ung beau soir, le luttin contrefait,
Et va monter au grenier sur la chambre
Où gyst sa mere, et demenant maint membre;
Aussi criant tresfort piteusement,
En tabourdant, dont esbayssement
Sa mere a eu, et en soursault s'esveille:
Dont de l'ouyr elle eut tresgrant merveille;
Mais plus fust-elle estonnée de veoir feu,
Que par ung trou monstroit Pierre Faifeu:
Car, pour certain, ell' cuydoit estre morte,
D'ouyr ce bruyt et veoir feu en la sorte,
Pensant pour vray que ce fust quelque esprit,
Qui tost voullust son corps rendre perscript.
Or, tout soubdain, de son lict se depose,
Et nullement depuis ell' ne repose,
Mais s'en alla à genoux prier Dieu
En l'oratoire, ou en ung certain lieu
Qui loing estoit de la chambre où ell' couche.
Incontinent, le marchant se descouche,
Et va tout droit o la fille coucher,
Qui de grant peur n'a osé descoucher,
Ne sonner mot; dont a trouvé sa coche,

Et droictement par plusieurs fois l'encoche ;
Dont, pour certain bien l'avoir encochée,
Dedans neuf mois se trouva accouchée :
Car, depuis qu'eut une fois encoché,
Par plusieurs fois avecqu' elle a couché,
Et n'en fist plus refuz ne nulle enchere.
Parquoy on dit que la pinte plus chere
D'un bon tonneau de vin est au percer :
Ce que j'en dy, c'est pour le temps passer.

Comment quelquefois il se trouva seul avecques de ses compaignons chez sa mere, et pour desjeuner tyra la viande du pot, et y mist une pierre.

CHAPITRE XXIIII.

SOUVENT *avoit le galland appetit,*
Sans nul denier avoir grant ou petit ;
Mais son refrain, quant avoit indigence,
C'estoit aller, avecques diligence,
Droict chez sa mere y prendre son repas.
Donc fault sçavoir que, plus tost que le pas,
Ung certain jour, chez sa mere se trouve,
Où d'un bon tour il a monstré l'esprouve :
Car a trouvé ung jambon en ung pot,

Lequel (pour mieulx user de son tripot)
L'a emporté, sans à nul le requerre,
Et en son lieu mist une grosse pierre.
Sans qu'on le vist ou sortir ou entrer,
S'en est allé. Doncques, pour mieulx rentrer
A mon propos, quant de disner fut heure,
La chamberiere, en cuydant estre seure
Que le jambon fust cuict et prest manger,
A le tyrer ell' s'est allé renger,
Et dans le pot mist broche ou lardouere;
Mais n'y entroit, dont s'en alloit arriere.
Par plusieurs fois elle y a fait retour,
Tousjours estoit comme le premier tour.
Quant a esté ennuyée de l'affaire,
Ouster soubdain le brouet ne differe,
Car sa maistresse avoit envye disner,
Et qu'ell' chomoit se voulloit indigner.
Lors la servante eut fort grant mal au cœur
Quant apperceut ce qu'a fait le mocqueur,
Et l'est allé à sa maistresse dire,
Qui pas n'en rist, mais en est plaine d'yre;
Mais, malgré elle, en gré prendre il luy fault,
Car du jambon, pour l'heure, elle a deffault,
Et pour tel cas il ne fault qu'ell' s'indigne,
Mais, pour la chair, fault quc de souppe disne.
Ainsi voyez comme necessité
Ouvre l'esprit, ainsi qu'est recité.

Comment, en la compagnie d'aucuns de ses amys, il fut question que l'un de la bande payast une choppine d'ypocras, pour laquelle avoir fallut faire cedule, qu'il escripvit.

CHAPITRE XXV.

UNE *heure estoit, o aucuns ses amys,*
A bancqueter, où sa peine il a mis
Faire payer à ung de la cohorte
Une choppine ypocras. Or la sorte
Pourquoy ce fust, pas je ne le sçay bien,
Mais y avoit tout plain de gens de bien,
Qui grant vouloir avoient de tel vin boire.
Le compagnon, sans perdre son memoire,
Fist si tresbien que l'autre en fust content.
Pour en avoir, sans le payer comptant,
Fallut soubdain construyre une cedule:
Tost la bastir Faifeu point ne reculle,
Et n'a failly y mettre tout le pot;
A la signer, ne craignant tel tripot,
Sans regarder, son amy ne refuse.
Or, tout soubdain, sans faire longue muse,
Faifeu s'en va gentement la porter
Droit chez Bruere, et a fait apporter

De l'ypocras toute pleine une quarte :
Car, en ayant tousjours cedule ou charte
Dudit seigneur, rien ne refuseroit,
Et pour son corps tout son bien useroit.
En bancquetant, chascun d'eulx s'esmerveille,
Car ne sçavoient la finesse et merveille
Qu'a fait Faifeu : car l'ypocras dura
Tout le bancquet, et nul n'en endura,
Et ne cuydoient avoir eu que choppine.
Quant eurent fait, pour payer la propine
De l'ypocras, vint ledit crediteur,
Et ne pensant estre granment debteur.
Adonc Bruere a desployé sa lettre :
S'il n'est pesneux, il commença à l'estre,
Car pour choppine ung pot il a poyé,
Dont fut bien fait et tresbien employé,
Car jamais nul ne doibt son seing escripre,
Que le dessus n'ayt sceu gouster et lire.

Comment, un jour, s'envenant d'Orleans par la riviere de Loyre, il fist tayre les lavandieres de buée, à Bloys.

CHAPITRE XXVI.

A Orleans, ung temps, fut à l'estude,
Mais tout soubdain il print solicitude
S'en retourner Angers veoir ses amys.
Or, pour ce faire, en ung batteau s'est mys,
Accompagné de plusieurs gens notables.
Croire il vous fault que maintz motz profitables
En ce basteau furent bien proposez.
Or, en nouant, se cuydoient reposer
Dans le basteau, car avoient fait la veille,
Jouant la nuyt : or escoutez merveille
Qu'il leur advint. Ung grant bruyt ont ouy,
Dont de prinsault nul ne fut resjouy,
Car il sembloit que fussent dix banieres
De gens de guerre, et c'estoient buandieres
Qui là estoient, pour leur buée laver :
Dont tout soubdain chascun se va lever;
Les regardans, se reputent infames
Avoir eu peur ouyr le bruyt des femmes.
Tout ce cas fait, ainsi comme j'entens,
Faifeu leur dist, pour faire passer temps,

Que dix escuz contre tous eulx va mettre,
Qu'il fera bien tout leur cacquet remettre,
Et que soubdain bien taire il les fera,
Sans leur toucher, et ne leur meffera.
Incontinent entre eulx fut fait la mise ;
Alors Faifeu s'est mis tout en chemise,
Et d'un habit de diable il s'est vestu,
Car à Paris il s'estoit esbatu
A l'achepter, pour maint passetemps faire.
Luy, accoustré en ce point, ne differe
Bien tost monter tout au hault de la hune,
Cryant, hurlant : incontinent pas une
Femme qui fust n'a sonné ung seul mot,
Mais teuës se sont, n'attendant que la mort,
Car, pour certain, de grant peur admirable,
Toutes cuydoient que ce fust le grant diable.
Ainsi gaigna, et chascun fut content ;
De dix escuz il fust payé comptant.
Ce luy fut gaing, et tout par adventure :
Il n'est qu'avoir d'esprit bonne ouverture.

Comment il cuyda, à Angers, estre surpris avecque quelque fille, dont estoit amoureux, et comment il se saulva.

CHAPITRE XXVII.

SOUVENT *voyt-on aucun faire le fin,*
Qui le plus tost est trompé à la fin,
Comme il advint d'ung, qui si bien s'assorte
D'une fille, cuydant estre sa sorte,
Qu'il se fyoit en elle de son bien :
Bref, tout conclud, ne luy challoit de rien,
Car tant cuydoit prude estre sa servante
Que de bonté d'elle par tout se vante;
Mais trop estoit en ce cas abusé,
Car lors Faifeu, en tel point bien rusé,
L'entretenoit, et soubz la couverture
Du pacient. Or en fist ouverture
A ung quidam, vestu de grys ou vert,
Où se fyoit, qui tout a descouvert
Au Principal; quel, voyant tel desordre,
N'en est content, bien y pensant mettre ordre.
Or, pour venir à fin de cestuy faict,
Ung jour, faignit aller aux champs; de fait,
Il s'en partit, et dist ne retourner
A la maison qu'il n'ayt fait attourner

Et accoutrer certaine son affaire.
Sa servante soubdain pas ne differe
Mander Faifeu, lequel à elle vint :
Vous orrez cy le cas quel luy advint.
Le maistre avoit mis gens en eschauguette,
Dont l'ung d'iceulx si bien à point le guecte
Que pour certain leans l'a veu entrer ;
Donc, pour venir au point et mieulx rentrer,
S'en vint au maistre, qui point veu ne l'avoit,
Mais en ung lieu ung autre entrée guettoit,
Et luy conta, comme tresbien aprins,
Que, si on veult, le compagnon est prins.
Joyeulx il fut de le povoir surprendre,
Mais marry est sa servante reprendre
De cestuy fait, veu que tant il l'amoit,
Et en elle tout son affy avoit.
Or, pour conclurre, à sa porte est venu,
Faignant estre des champs ja revenu :
La servante, qui point ne s'en prend garde,
A la fenestre incontinent regarde.
Quand son maistre ja venu apperceut,
Comme morte, quasi parler ne sceut,
Sinon qu'ell' dist à Faifeu : « C'est mon maistre. »
Dont tost respond : « Où me pourray-je mettre ?
S'il me treuve, je suis mort et perdu. »
Lors s'advisa soubdain, tout esperdu,
De se monter hault en la cheminée ;

Ce qu'il a fait sans noyse avoir menée.
Le maistre vint, qui entra tout fasché,
Luy et ses gens, querans où est caché :
Par tout ont quis, mais point ne le trouverent,
Et leurs espritz tous au cas approuverent.
Quant eurent quis tant au hault comme au bas,
Sur les maisons, couvertures, rabbatz,
Pour leur chauffer l'un mist une bourrée
Emmy le feu, qui tost fut esbourrée ;
De quoy Faifeu fut ung peu estonné,
Et si en eut son esprit bestourné,
Car la challeur et fascheuse fumée
Luy font trop mal (dont s'amye est fumée).
Quant apperceut ne povoir eschapper
Sans estre veu, commença à taper
Et faire bruyt, comme une ame damnée
Qui en enfer brusler est condamnée.
Contrefaisant sa voix, faisant tonnoire,
Se laissa cheoir au feu, puis print son erre
A s'enfuyr. Chascun fuyt devant luy :
Nul ne l'attend et ne luy fait ennuy,
Car tant ont peur le veoir en telle sorte
Qu'il ne leur chault lequel d'eulx premier sorte ;
Ung chascun d'eulx tant estoit interdit
Qu'ilz n'eussent sceu que c'estoit avoir dit.
Il s'en alla sans que nul le retint,
Mais bien heureux le plus hardy se tint

Estre eschappé sans avoir autre attainte :
Ainsi Faifeu leur bailla ceste estrainete.

Comment, au Mans, il fist gageure avecques les clercs de praticque à qui feroit la plus belle lettre.

CHAPITRE XXVIII.

PAR *tous climatz et en toutes contrées,*
Les mains du Mans sont si bien acoutrées
A bien escripre, et la lettre parer,
Qu'en chascun lieu on s'en veult emparer.
Or est ainsi qu'ung jour au Mans se trouve
Ledit Faifeu, où, pour faire une esprouve
De son escrit encontre les Manceaulx,
Il fist tel cas, dont on parle à monceaulx :
Car s'adressa à ung clerc de bazoche,
Contre lequel dix beaulx escuz desbroche
De son gibatz, que mieulx il escriproit
Que ledit clerc, si que ja n'en riroit ;
Lequel clerc tost contre luy alla mettre
Que plus que luy il feroit belle lettre.
La mise tinst : le clerc va commencer
Ung beau cadeau, qu'on ne sçauroit penser
Ne regarder une chose mieulx faicte ;

Mais plusieurs poinctz fist ains que fust parfaicte.
Or, touttesfois, il la parfist enfin.
Parquoy Faifeu, contrefaisant le fin,
Faignit perdu, luy requerant quictance
Pour ung bancquet. Adonc le clerc qui tance
Luy respondit n'en donner ung escu.
Doncques Faifeu, sans tirer corps ne cu,
La plume a prins, et tyra une lettre
Triumphamment, sans ung seul trect y mettre :
Donc fut jugé le clerc avoir perdu.
Alors requist, comme tout esperdu,
Qu'allassent boire et desjeuner ensemble ;
Ce qui fut fait, luy coustant, ce me semble,
Deux beaulx escuz pour faire le bancquet.
Alors Faifeu ne perdit le caquet
Le mercyer du bancquet qu'il luy donne,
Mais des escuz rien il ne luy pardonne,
Car tout il eut ce qu'il avoit gaigné ;
Oncques le clerc n'en a rien rengainé.
Ainsi monstra à tous qu'on ne doit croire
En son sçavoir, car maint s'en peut mescroire.

Comment, à Chasteaulx en Anjou, il fist le marchant de pourceaulx.

CHAPITRE XXIX.

Bien avez veu, faisant ces tours et saultz,
Que par Fortune avoit souvent assaultz,
Par cy-devant, mais ung tour de sa roë
Depuis ce temps eut, luy faisant la moë:
Car, comme alloit en maint pays à l'esbat,
Elle luy joua ung tour de son rabbat:
Car, luy estant au beau pays de Touraine,
Et s'esbatant faire mainte fredaine,
Et jeux joyeux, son argent tout perdit;
Dont son esprit quasi s'en esperdit.
Or, ce voyant, fallut vuyder la place,
Pour en chercher : tout soubdain se desplace,
Et par Chasteaulx en Anjou print chemin;
Dont vous verrez en charte ou parchemin
Le tour qu'il fist en une hostellerie :
Nul ne l'orra qui de bon cueur ne rye.
Voyant qu'il n'a dont payer son escot,
Sans le conseil de Bede ou de Lescot,
Il s'advisa marchant se contrefaire
De gras pourceaulx, et, pour mieulx son cas faire,

Quant arriva, à l'hostesse il a dit
Que bien soubdain, sans aucun contredit,
On espandist force bled ou aveine
Emmy la cour, pour pourceaulx qu'on ameine
Bien ung millier, dont il se dit marchant.
Ce qui fut fait, mais ne fut si meschant
Que cependant n'ayt bien sa repeuë prinse,
Et son cheval; puis, sans autre reprinse,
Quant eut disné, semble luy ennuyer
Qu'ilz ne venoient; donc, pour desennuyer,
Il fist semblant vouloir aller encontre
Sur son cheval, que soubdain il rencontre
Enharnasché, car nully ne doubtoit
Que fust Faifeu, mais pour vray ce l'estoit,
Qui s'en alla sans payer sa despence,
Car pas n'avoit le deniez; mais je pense,
S'il en eust eu, voulentiers eust poyé:
Quant en avoit, tout estoit desployé.
L'hoste s'attend avoir des pourceaulx houstes,
Mais les avoir fust encore aux escouttes,
Et si fallut tout son bled reserrer
Le lendemain, dont en eust d'enserrer.
Ainsi Faifeu leur monstra de ses gestes.
Esprit subtil à besoing vault Digestes.

Comment il dansa une morisque en une chemise glacée.

CHAPITRE XXX.

Au temps d'hyver, qu'il faisoit fascheux temps
Et tresgrand froit, ainsi comme j'entends,
Nouvelleter luy print en fantaisie,
Ung certain jour, devant la bourgeoisie :
Car sa chemise, au soir, il fist tremper,
Et mettre au vent, pour de mieulx l'attremper,
Dont lendemain estoit toute glacée,
Et de glassons par tout entrelacée.
Or, en ce point, il la print et vestit,
Et puis aprés ses jambes revestit
De clochettons ou petites sonnettes.
Or, sans plus prendre hardes ou besongnettes,
La teste nuë, en chemise, et piedz nudz,
Pour mieulx dancer et faire saulx menuz,
Ayant o luy ung menestrier habille,
Alla dancer parmy toute la ville ;
Dont fut bien rys : c'est tout ce qu'acquesta
Pour celuy fait, rien plus ne conquesta ;
Nulz biens ne veult, mais qu'il puisse complaire :
Onc ne voulut à personne desplaire ;
Fors, quant n'avoit argent, trouvoit moyen

En recouvrer de chanoine ou doyen,
Ou aultres gens, sauf le robber ou prendre
Sans leur vouloir; doncques il fault aprendre
Necessité par esprit secourir.
Rien impossible à nul, sinon mourir.

Comment derechef fut amoureux de quelque dame, à qui, pour ce faire, donna trois aulnes d'escarlatte.

CHAPITRE XXXI.

POURTANT *qu'estoit frisque et gay, bon marchant,*
Chez quelque dame il s'en vint bien marchant,
Car d'elle estoit feru de l'estincelle
Du dard d'amour. Ung certain jour que d'elle
Pensoit jouyr, il la pria tresfort
Que consentist, et y fist son effort :
Ce qu'ell' nyoit; mais luy bailla si belle
Que fut contente, et ne fut plus rebelle,
Ce moyennant que de luy eust present
Honneste et bon : que le vaillant plaisant
Luy accorda. C'estoit de l'escarlette,
Dequoy luy faire ou robbe ou cottelette.
Le cas conclud, il ne fut si meschant
La refuser, mais va chez ung marchant

Tost empruncter trois aulnes d'escarlatte,
Bien justement mesurées d'une latte;
Mais il fallut, comme autrefoys j'ay dit,
Qu'il laissast gage ou argent pour credit.
Or est venu le vaillant cappitaine,
Vestu de drap, de soye ou de fustaine,
Faire present à la dame predicte,
Le susnommé, sans faire aultre redicte :
Donc il jouyt de son veuil et plaisir.
Or entendez, sans prendre en desplaisir,
Ce qu'il lui dist : il luy a fait acroire
(Car onc de luy ne se voulust mescroire)
Que, pour trop mieulx ce drap mettre en son teinct,
Il fault qu'il soit, par une nuyt, attainct
De l'aer de nuyt, ou bien de la rousée.
La sotte fut de son dit arrousée,
Tant quell' permist que tost on l'allast mettre
En la gouttiere, où soubdain le bon maistre
Bien le trouva, le print, et le rendyt
A son drappier, dont l'argent qui luy duyt
Luy fust rendu la propre matinée.
La pouvre beste en fut bien mastinée,
Car a perdu son drap, presté son cu,
Et son mary, par ce point, fist cocqu.

Comment, chez une de ses tantes, trouva ung coffre ouvert où avoit argent, qu'il print, et y enferma ung regnard tout vif.

CHAPITRE XXXII.

Ung chascun sçait qu'oncques n'eut convoitise
Biens amasser, mais bien pensoit la guyse,
Quand n'en avoit, soubdain en recouvrer.
Or chez la tante, ung soir, se va trouver,
Où a trouvé ung coffre ou une huge,
Tout descouvert : ne craignant roy oů juge,
Aussi pensant, comme tresbien apprins,
Qu'il est son hoir, car de l'argent a prins,
Qu'y a trouvé, pour passer son affaire ;
Mais, pour bien mieulx de tel cas se defaire,
Qu'on ne doubtast que fust luy, un regnard
Dedans posa, enferma, eu esgard
Qu'on penseroit que fust diable ou diablesse,
Ou quelque esprit qui souvent les gens blesse :
Ce que fut vray, car nul n'osoit toucher
Au predict coffre, et en rien approcher.
Mais, quelque jour, Faifeu s'y est trouvé
Tout à propos, qui le fait aprouvé
Leur a rendu : car soubdain on luy conte
Le cas predict, dont il ne tint grant compte :

Car tout soubdain, comme prompt et hardy,
Je ne sçay pas si ce fut au mardy,
Mais toutesfois de la journée ne chaille,
Il print la clef, sans fairé grant bataille,
Le coffre ouvrit, d'ond saillit le regnard
Si tressoubdain que nul n'eut point d'esgard
A ce qu'estoit, mais faisoit grant tempeste,
Et ne sçavoient si c'estoit diable ou beste.
Au coffre on quist, mais l'argent n'y fut plus.
Donc, pour conclure, et venir au surplus,
Rien on ne sceut de Faifeu la finesse.
De ce propos pour venir à fin esse.

Comment, pour quelque follietterie, ne se osoit trouver chez sa mere, et comment à un soupper il se y trouva.

CHAPITRE XXXIII.

COMME *ay ja dit que, par envie amere,*
Le plus souvent ne s'osoit chez sa mere
Trouver, ou veoir, par meschantz faulx raportz,
Dont bien souvent les justes paient deportz;
Or advint-il, quelque fois, qu'eut famine,
Et bien sçavoit que maint est qui fait mine
A ung soupper, que chez sa mere on fait,

Comme sçavez qu'en esté on le fait.
Ce soupper fut soubz le vollier ou treille,
Où y avoit maint flascon et bouteille
Emmy la court, où faisoit mansion
Sadicte mere. Or, sans grant mention
Faire ou desbat, voyant qu'on le desprise,
Incontinent en diable se desguyse,
Et par le puys, dont devant est parlé,
Le vaillant corps est entré, et allé
Se presenter devant la compagnie,
Où on souppoit; qui tost descompagnie
A bien esté, car tant eurent de peur
Que la pluspart d'un mois ne fut asseur :
Car toutes pars chascun fut variable,
Et pour certain cuydoient que fust le diable.
Alors il fist au soupper son proffit,
Car à menger trouva tant qu'il suffist,
A ses compaings alla ouvrir la porte,
Qui l'attendoient, et tout le cas leur porte.
Or bien joyeux ilz furent pour ce coup,
Car ne pensoient en trouver si à coup.
Les assistans furent tous prestz refaire
Autre soupper, ou penser autre affaire,
Ce nonobstant qu'ils n'eurent meshuy coeur
Boire ou menger, ne pensans au mocqueur;
Mais le marchant ne fut pas desgousté
De bien soupper, car rien luy a cousté.

Comment ung jour vint à ung sien amy luy pryer qu'il luy donnast à bancquetter, lequel luy respondit qu'il n'avoit que ung pain, de bien la valleur de cinq sols, qu'il luy donnoit s'il le povoit manger, et comment il en fist, et de la responce qu'il fist aprés.

CHAPITRE XXXIIII.

Le vaillant corps n'estoit point desgousté
Aller souvent en maint lieu et cousté,
Quand il avoit d'aucune chose affaire;
En demander jamais il ne differe.
Or ung jour fut ou qu'il n'avoit argent,
Ou qu'on avoit emporté le regent
De la maison, où le pain on enferme;
Mais toutesfois l'esprit n'avoit trop ferme,
Pour ce jour-là, pour la faim qu'il avoit,
Et croy vrayment que trouver n'en sçavoit,
Ou bien faisoit par maniere de rire :
Car, ce jour, vint à ung sien amy dire
Qu'il lui donnast un peu à bancquetter;
Lequel respond, pour l'ouyr caqueter,
Qu'il n'a qu'ung pain, lequel luy abandonne :
Si tout menger le peult, il le luy donne;

Car bien six solz il valloit grandement,
Dont n'eust cuydé qu'eust esté si gourmand.
Ledit pain print, sans que guere il empesche :
Incontinent il en a fait depesche,
Et le mengea; dont son amy ne rist,
Car plus n'en a, et quasi s'en marrist,
Pour tant qu'avoit aussi le capitaine
Beu de son vin deux potz sans grande peine,
Et ne luy chault si nul en est marry,
Femme, ou varlet, chamberiere, ou mary;
Mais, devant tous, faisant ung tour ou roë,
Pour tout payement, il luy a fait la moë;
Puis luy a dit que luy et sa jument,
Sa femme, enfants, chatz, chiens, en maint moment,
Et son cheval, son varlet, chamberiere,
Tout son avoir, et devant, et derriere,
Il mengeroit, et le grant diable o tout.
Donc, son amy ayant esgard à tout,
Malgré ses dens lui a fallu en rire :
Parquoy le fait j'ay bien voulu escripre,
Car pour tout vray luy-mesmes l'a conté,
Comme il est cy en ce lieu raconté.
Dont vous voyez qu'en faitz et en langage,
De plaisanter en tous lieux faisoit rage.

Comment il vendit du vin, sur les champs, qui estoit à sa mere,

CHAPITRE XXXV.

ON *doit penser que le mal sainct François*
Souvent avoit (comme on voit maint François,
Qui à gaudir s'esbat et prend sa cure);
Si le surprint, mais soubdain il procure
En recouvrer, non par sort ou devin.
Il est certain que sa mere eut de vin
Ne sçay combien, mais toutefois grant nombre
Elle en avoit aux champs; or une encombre
A tost trouvé, pour en avoir argent,
Le vaillant filz, car bien fut diligent
Mener marchant, auquel l'a demonstré,
Vendu, livré, et luy a remonstré
Tost le lever, ou bien du guarantage
Ne luy promet, mais luy dist davantage
(De peur qu'il fust d'aucun anticipé,
Aprés avoir amplement occupé
Tout le payement) : « Mon amy, or te haste
Lever ton vin, ou bien le cas tu gaste,
Car, si tu faulx ce jourd'huy le lever,
Aucun pourra contre toy s'eslever.
Lieve-le tost, car present le te livre,

Et l'emmener tout soubdain te delivre. »
Le marchant fut de son fait paresseux,
Car il ne sceut lever du vin que deux
De ses tonneaulx qu'incontinent la mere
Ne le sceust bien, dont eut douleur amere;
Mais toutesfois à ce cas a pourveu.
Tout regardé, advisé, et prou veu,
Le marchant fut trompé par sa paresse;
La mere aussi, que le cas apparesse,
Perdit du vin deux pippes; toutte somme,
Pierre eut argent, dont indigence assomme.
Veyez comment, en plain jeu ou rabbatz,
Pierre Faifeu usoit de ses esbatz.

Comment il devoit argent à ung crediteur, qui le mist en justice.

CHAPITRE XXXVI.

AYANT *usé de plusieurs passetemps,*
Ung certain jour, il fut, comme j'entends,
D'ung crediteur evocqué en justice,
Où il respond; mais, craignant injustice,
Ont appoincté certain jour se trouver
En aucun lieu pour la debte approuver.

Or est ainsi que Faifeu anticipe
Aller au lieu, et aux gens s'esmancipe
De la maison compter tout son affaire,
Les suppliant que brief luy veuillent faire
Quelque plaisir, leur promettant buttin
De ce qu'aura en jouant son luttin.
L'hoste et l'hostesse en ce ne le desdirent,
Mais d'un voulloir tresvoulentiers luy dirent
Que prestz estoient faire à sa voulenté,
Et que soubdain il fut entalenté
A leur compter la maniere de faire
Qu'il veult user pour du cas se defaire.
Incontinent leur va dire : « Escoustez!
En une chambre il fault que m'accoustrez
Ensepvely, comme faictes ung mort,
Sans de ce cas en declarer ung mot.
Au crediteur venu ferez acroire
Que plus que luy m'avez voulu acroire,
Mais que le temps est venu de respit;
Et, en pleurant, semblant tresgrant despit,
Me direz mort, couché en une chambre
En vostre hostel, ensepvely de membre.
S'il ne le croit, menez-le soubdain veoir
Au lieu predict, luy faisant assavoir
Ce que vous doibz; me donnez en presence
Du bon du coeur, ayant grant desplaisance
De mon trespas; mais fault qu'il y ayt gens

Qui tesmoigner le fait soient diligens. »
Comme il conclud l'affaire fut parfait
En tous endroitz, et par dit et par fait :
Le crediteur ne fist pas grand demeure
Qu'il ne viensist à une certaine heure,
Qui mise estoit entre les deux parties.
Maintes larmes et douleurs départies
Furent present par l'hostesse et par l'hoste.
Le crediteur de ce propos les oste,
Leur demandant si nul d'eulx a rien sceu
Que venu soit maistre Pierre Faifeu.
L'hoste s'escrie, et la femme se pasme :
Les regarder, mon serment, c'est ung basme,
Car, affermans, dirent au crediteur
Ce que Faifeu a esté inventeur ;
Qu'il ne soit vray, le meinent en la chambre
Où est Faifeu, ne demenant nul membre,
En luy disant qu'il leur devoit beaucoup,
Mais tout, pour Dieu, luy donnent à ce coup.
Le crediteur, meu de misericorde,
Tout hault a dit : « Par ma foy, je m'acorde
Tout luy donner ce que il me debvoit ;
Don luy en fais, car pas grans biens n'avoit. »
Incontinent deux tesmoings, ung notaire,
Se vont monstrer ; Faifeu, comme est notoire,
Tost s'est levé, dist : « Aultre cas ne quiers ;
Je vous mercy, instrument j'en requiers. »

Ainsi quicté fut par subtilité.
Aprés avoir, il n'est qu'habilité.

Comment, pour quelque cas, à Tours fut prins par plusieurs sergens, pour le mener en prison, dont en porta ung en une esglise, et gaigna franchise.

CHAPITRE XXXVII.

FAIFEU *estoit tant gay, gentil et noble,*
Que bien souvent, n'ayant escu ne noble,
Vicarioit en maint contrée et lieu,
Où bien sçavoit s'acoustrer de son jeu.
Or, toutesfois, faisant maintz saultz et tours,
Ung certain jour, il se trouva à Tours,
Où fut surprins, comme faulte fouls lye,
D'un cas trop jeune ou petite follye :
Car par justice il fut soubdain reprins,
Et par sergens, huyt ou neuf, il fut prins :
Grant nombre estoient, car, quant l'avoient happé,
Par plusieurs fois leur estoit eschappé
Par son sçavoir, dont pensoient y mettre ordre
Par estre tant; vous orrez le desordre.
Quant l'eurent prins, se tindrent environ
De tous endroitz, tirans à l'aviron

Le pouvre corps, comme une ame dampnée
Qui à bouillir est desja condampnée.
Or, toutesfois, voyant le deshonneur
Qu'on luy faisoit, leur requist, par honneur,
Sans luy tenir rigueur si tresaustere,
Que par les ruës chascun se vueille taire.
Aussi leur pleust luy faire ce bon tour
Qu'un le tenist, et les autres entour,
Sans nul semblant que fust un prisonnier :
Ce qui fut fait. Alors ung personnier
De ceste bende entreprint le negoce,
En se vantant par son Dieu que qui groce
Bien le tiendra. Lors, sans faire aultre mise,
Il a saisy sa manche de chemise
A beau plain poing, feignant que fust la main,
En le menant, sans attendre à demain.
Or vous sçavez, quant aucun a affaire
Et est lyé, ne tasche qu'à deffaire
Les siens lyens, mettant tout son esprit
A eschapper : on le voit par escript.
Ce cas Faifeu par vraye experience
Leur a monstré, car soubdain en presence,
Sans y prevoir, fors à necessité,
Le tour qu'il fist est icy recité.
En cheminant, que le fait ne desguyse,
Le vont passer par devant une esglise :
La congnoissant, de tout son cueur s'efforce

A y entrer, car, par tresvive force,
Tourna son bras et chargea le sergent
Dessus son doz, car là n'estoit songeant,
Et se jecta tout chargé à la porte
De ceste esglise, où son sergent il porte;
Mais, en entrant, cheurent tous deux tel sault
Qu'on les cuydoit tous deux mortz de primsault:
Car le sergent estoit, comme on les veoit,
Gros et enflé, dont trop grant faix avoit.
Incontinent Faifeu se lieve et dresse,
Au benoistier joyeusement s'adresse,
Audit sergent et à tous ses consorts
(Qui luy disoient: « Meschant, deshors tost sors! »)
Baille eaue beneyte, en demandant franchise.
Voyant qu'il est entré dedans l'esglise,
Desditz sergens ung chascun d'eux s'efforce
Le mettre hors de sa franchise, à force;
Mais maint voisin tost y est acouru,
Qui en son droit l'ont à gré secouru,
Et ont tous dit aux sergens : « Sans debattre,
Ailleurs il fault que vous aillez esbattre. »
Ainsi fault veoir que Faifeu, improveu,
Par son esprit a esté reproveu:
Car, comme on dit, souvent, en mainte estorce,
Le bon esprit vault mieulx que nulle force.

Comment, à Angers, il joua avecques les Egyptiens, qu'il affina.

CHAPITRE XXXVIII.

VAGABUNDER *on voit, ung chascun jour,*
Egyptiens, sans faire long sejour;
Quelz ensemble ont une coustume telle
Qu'ilz usent fort de jeux et de cautelle.
Angers en vint, ung jour, pour herberger,
Qui à maint jeu jouoient; pour abreger,
Ung jeu faisoient avecque une ceinture,
Qu'en ung baston mettoient, sans ouverture
Ilz en tiroient, dont se mettoit maint gage :
Par ce moyen, de gaigner faisoient rage.
Or s'advisa Faifeu faire ung bon tour,
Quel j'escripray icy en ce detour.
Il se vestit en robbe de village,
Puis par dessus print ung autre habillage,
Car de velours gentement s'accoustra;
Ses compagnons en ce point rencontra,
Auxquelz il dist : « Pour entendre l'affaire,
Je vous diray qu'aujourd'huy nous fault faire;
Trouver convient, pour finer à mes dictz,
De beaulx escuz une douzaine ou dix;
Puis vous irez quatre ou cinq tous ensemble,

Sans qu'en nul point nul de vous se dessemble,
Au port Lignier veoir les Egyptiens,
Où je seray ; alors soyez sciens
Jouer à eulx, si de ce vous requerent :
Ce qu'ilz feront, aultre chose ne querent ;
Je suis certain pour tant qu'ilz me oyeront
Nommer Monsieur, et aussi qu'ilz voyeront
Le mien estat, me bailleront les gages. »
Obtemperans ensemble à ses langages,
Ilz sont allez où Faifeu leur a dit,
Où ils ont fait et tenu son esdict.
Incontinent l'un s'est venu, à mettre
Ung bel escu, la ceincture desmettre.
L'Egyptien, voyant Faifeu auprès
Si bien en point, lui requist tout exprès,
Comme au plus grant, qu'il luy pleust estre garde
De leur argent, puisque là les regarde.
Ce qu'il voulut. L'escolier a perdu,
Mais tout soubdain, comme non esperdu,
Il a remis d'or encore une piece ;
Lors reperdit, dont feingt qu'il se despiece.
Or a juré, s'on ne luy fait reffus,
Adventurer encore dix escuz :
Ce qu'il a fait, et les mist tout à l'heure.
De celuy fait l'Egyptien ne pleure,
Mais mect aussi entre les mains Faifeu,
Qui luy bailla soubz le ventre le feu ;

Car tout soubdain qu'entre eulx il veit desbattre,
Faisant leur jeu, il laissa sans rabattre
Tumber sa robbe; incontinent ses gens
La redresser ne furent negligens.
Lors demoura acoustré en village,
O les escuz, q'eut par subtil pillage :
Car, en l'estat, nul ne l'a recongneu;
Aussi qu'il fait du cas fort l'incongnu.
L'Egyptien, remply de dueil et d'ire,
Pour abreger, ne sceut quasi que dire,
Fors qu'il disoit, pour ce propos finer,
Qu'on ne l'avoit jamais sceu affiner
Jusques Angers, où s'est venu soubzmettre
A affiner, mais a trouvé son maistre.

Comme, l'an mil cinq cens XVIII, que le roy François fut à Angers, devant des seigneurs de la court il mengea des mousches.

CHAPITRE XXXIX.

L'AN *mil cinq cens dix huyt, ce me semble,*
Du roy François Angers la court s'assemble :
Or, tous seigneurs de la France y estoient;
Je croy que nulz pour le temps ne restoient :
Tant que logis par tout on requeroit,

On le sçauroit, qui bien s'en enquerroit;
Nul ne povoit bien loger, sans grant mise.
Donc la maison de Faifeu fut admise
Et retenuë à ung tresgros seigneur:
Je ne dys pas qu'il n'en fust de greigneur,
Mais toutesfois en court avoit grant vogue,
Bien estimé, tenu puissant et rogue;
Auquel Faifeu faisoit maint passetemps
Et jeu joly et plaisant. Dont j'entends
Qu'en court en fist aux seigneurs grant nouvelle,
Et ses beaulx faitz à plusieurs renouvelle,
En l'estimant pour vray le plus plaisant
Qu'on veit jamais, sans estre deplaisant.
Chascun avoit de le veoir grant envye,
Autant qu'aucun qui pour lors fust en vie;
Dont ung seigneur, des plus grans de la court,
Le susdit sieur supplia bref et court
Le luy monstrer; le cas pas ne differe,
Mais l'a mené au logis pour mieulx faire,
Et luy a faict ung fort riche bancquet,
Pour mieulx ouyr de Faifeu le cacquet:
Lequel estoit empesché au service,
Se simulant merencolicque et nice;
Mais le seigneur, qui là est pour le veoir,
Le demander fist tresbien son debvoir.
On luy monstra; lors le fist seoir à table,
Dont contrefist le resolu et stable.

Quand fut assis, nul mot il ne disoit.
Ses gestes fort le seigneur advisoit,
Mais bien le veoit qu'il mengeue et digere;
L'interroguer tresvolentiers s'ingere
Qu'il ne parloit, veu que par tout on bruyt
Que de jaser il emporte le bruyt.
Lors respondit au seigneur, comme sage,
Non estourdy, volaticque ou ruffage :
« Ung fol est bien entre sages ouy,
Mais icy suis quasi evanouy. »
Lors le seigneur, qui entend bien son dire,
Et les presens, se sont tous prins à rire,
Et, en riant de bon cueur, le requerent,
Qu'il passe temps; aultre chose ne querent.
Incontinent, sans changer de propos,
Mousches à tas vindrent faire repos
Dedans ung plat, quel devant luy on pose;
A les happer soubdain sa main appose,
Dont il en print ung tresfort grant monceau,
Et les posa toutes à ung morceau
Emmy sa bouche, et, feignant les menger,
Faisoit semblant ahanner les renger.
Ledit seigueur, qui de luy se prent garde,
Tresvolentiers son passetemps regarde,
Le requerant qu'il luy dist ung petit
Si tel morceau luy donnoit appetit.
Il respondit que d'icy en Yrlande

Impossible est trouver meilleur viande,
En affermant, s'il y avoit gousté,
[*Que*] *de toute aultre il seroit desgousté :*
Dont chascun rist. Lors Faifeu print sa game
A bien jaser, car en toute une rame
De bon papier on ne sçauroit escripre
Les motz qu'il dist, qui estoient tous pour ryre.
A ce bancquet tant fist de passetemps
Que les presens s'en allerent contens,
Car en la court en firent tell' memoire
Qu'audit seigneur plus de cent fois à boire
Il en cousta : dont se fust bien passé.
Les trespassez requiescant in pace.

Comment à Angers, une certaine nuyt, il joua avecques ung jeune prothenotaire abbé, qui gagna son argent et le gaudist; mais il emporta subtillement sa robbe.

CHAPITRE XL.

CHASCUN *sait bien, n'eust-il nul revenu,*
Que par tous lieux estoit le bienvenu.
Or est ainsi, si qu'à tous soit notoire
Que se trouva chez ung prothenotaire,
Bien gros seigneur, jeune abbé et joyeux,

Qui à maint jeu estoit tresgrant joueux.
Angers tenoit son mesnage et mesgnye :
Faifeu souvent luy tenoit compagnie,
Et pour certain estoit son compagnon,
Quant à jouer, son privé et mignon.
Ung jour ȧdvint qu'ilz jouerent aux chartes,
Où il fut beu maintz potz de vin et quartes.
Faifeu, jouant, fut prest et diligent
Mettre et tyrer au jeu tout son argent.
Autres plusieurs à jouer se disposent,
Et leur argent pareillement y posent.
Faifeu fut fin, car, ainsi qu'il gagnoit,
Des compagnons l'argent il enguainoit
Secrettement, tousjours feignant la perte
Tumber sur luy, patente et toute aperte :
Dont il escheut le gaing estre à l'abbé,
Qui de tous eulx s'est moqué et gabbé.
Bien nuyt estoit, temps fut qu'on se retyre :
L'un sur ung lict ou sur ung banc se tyre,
Pour reposer, car le jour estoit prés;
Tout chascun dort, fors Faifeu, qui exprés
(Quand voit dormir ainsi toute la bende)
Son vif esprit subtillement desbende,
Duquel tyra dans une garderobbe,
Où il attaint une tresbonne robbe,
Qui bien valloit des escuz trente ou vingt.
Tost la saisit, puis chez luy il s'en vint.

Ladicte robbe estoit à ce bon maistre,
Qui les gaudir se voullut entremettre,
Quand eut gagné, comme il est sus escript.
Faifeu soubdain, sans perdre son esprit,
Bien essaya la robbe dessusdicte,
Quand l'eut chez luy apportée et reduytte;
Puis il s'en vint à aucuns ses voisins,
Ne sçay s'ilz sont ses parens ou cousins,
Mais leur promist payer vin pour l'amende,
Et que l'on dist, si aucun le demande,
Que pour certain bien matin est sorty,
Fort bien monté de cheval, et sorty
D'acoustrement, quel la nuyt a fait faire;
D'une robbe, laquelle a fait defaire,
Dont il leur dist la façon et couleur,
Si que l'abbé en eust plus grant douleur;
Aussi, qu'on dist que tout il a fermé,
Et que chez eulx ses clefz a enfermé;
Pourtant, qu'il n'a reposé qu'à demy,
En son lict s'est cousché et endormy,
Où de longtemps il ne s'est resveillé,
Pource qu'avoit trop longuement veillé.
La lendemain, l'abbé s'esveille, et sourt,
Des compagnons ung chascun fait le sourd,
Car nul ne peult se resveiller ne sourdre :
Dont de tel cas sont aisez à absouldre.
Ledict abbé premier se resveilla,

Puis les gallands tout soubdain esveilla,
Fors que Faifeu, qui a fait sa passée,
Dont il est cheut en tresgrande pensée.
Incontinent en son estude va,
Où son meilleur habit il ne trouva.
Lors a congnu (la fortune advenuë)
Que c'est Faifeu qui baille tell' venuë.
Tost chez luy va, le pensant retrouver,
Mais il n'est prest son habit recouvrer,
Car des voysins nul n'y a qui l'accuse,
Mais chascun d'eulx bien fermement l'excuse,
Comme dessus icy est recité,
Qui à l'abbé grant dueil a incité :
Car bien congnut telle enseigne estre vroye,
Dont de douleur tout son esprit desvoye ;
Mais il crainct plus mocquerie, en effect,
Que perte ou coust que Faifeu luy a fait :
Or s'en resva, car plus ne sçait que faire.
Faifeu, levé, plus guere ne differe
Dudict habit bien se faire acoustrer,
Au prime ouvrier qu'il a peu rencontrer ;
Puis s'en alla, sans plus à nul desbattre,
En plusieurs lieux, sur les champs, pour s'esbattre.
Ainsi trompa-il l'abbé finement,
Qui se mesloit vers luy d'affinement :
Car, quand Faifeu fut de retour en ville,
L'abbé ne sceut tant fin estre ou habille

Qu'il sceust le fait luy faire recongnoistre,
Tant peust sur luy bien sa robbe congnoistre,
Car du cas fist tant fort le descongnu
Que l'abbé dist estre donc incongnu
Comme en ce point sa robbe on luy embla.
Ainsi Faifeu o luy se rassembla,
Et de la robbe il ne fist recompense.
Ung bon penseur pense au revers qu'on pense.

Comment il avoit une garce chez luy, de laquelle, quand il en fut ennuyé, s'en depescha subtillement.

CHAPITRE XLI.

D'AUCUNE *fille, ung coup, fut amoureux,*
Dont en passa maint jour moult langoureux,
Tant qu'il advint que d'elle eut jouissance
A son vouloir, et tout à sa plaisance.
Mais proprement, tout ainsi que la pluye,
Fort desirée, incontinent ennuye,
Luy ennuya avoir ung tel fardeau.
S'en despescher bien vouloit le hardeau,
Mais ne povoit à son plaisir en faire;
Parquoy encore ung peu de temps differe.
Or, pour plus seur son vouloir mettre à fin

Luy qui estoit entre tous le plus fin,
A la commere il dist, une soyrée :
« Au plus matin que serez essorée,
Si que trop mieulx je vous puisse emboucher,
Il fault qu'aillez parler à ung boucher,
Et achepter pour dix solz de viande,
Car au disner demain une grant bende
De compagnons seront avecques moy. »
L'argent a prins : au matin, sans esmoy,
Au boucher va, pour faire son emplecte.
Tandis que fut, Faifeu soubdain explecte
Bien autrement qu'ainsi comme elle entend :
Car luy cercha ses hardes tout content,
Et les bailla, si bien le cas desine
(Pour les garder), à une sa voisine,
Et luy bailler quand seroit de retour.
Ainsi Faifeu luy joua de ce tour,
Puis il en sort, en fermant huys et porte,
Avecques luy toutes ses clefz emporte,
Et s'en alla aux champs pour passer temps.
Ladicte fille, ainsi comme j'entends,
Longtemps ne fut, mais, à la revenuë,
Bien esbahye elle est de la venuë ;
Ce nonobstant, bien longtemps attendit
Son revenir, mais enfin entendit
Que son dict maistre ainsi l'avoit pippée,
Et cautement de chez luy extirpée.

Lors s'en alla, pour faire fin de compte,
Cercher parti, atout sa courte honte.
Ainsi Faifeu à chaşcun a aprins
S'en depescher, quand prou on en a prins.

Comment, à Saulmur, il se trouva en certaine compagnie, où fut faicte une follye : dont il fut prins et mis en prison ; et comment il demanda estre renvoyé à Angers ; et comment à Sainct-Ebvroul il se saulva.

CHAPITRE XLII.

A Saulmur fut une fois pour s'esbattre,
Où de gaudir fist feu ; mais, sans desbattre,
Ung jour advint qu'il se trouva en lieu
De celle ville, au bout ou au melieu,
Où il fut fait je ne sçay quell' folye,
Ainsi qu'on voit que jeunesse folz lye.
Or est ainsi qu'en ce fait il fut prins,
Et griefvement en fut soubdain reprins :
Car en prison il fut estroictement,
Où on luy fist tresmauvais traictement.
Ses subtilz jeux, ses quacquetz et ses baddes,
Ses saultz legers, ruades et gambaddes,
Son bon cheval, ne ses habilles tours ;

Tous ses amys et d'Angers et de Tours,
Si tout leur bien en c'eussent despendu,
N'eussent pas fait qu'il n'eust esté pendu :
Car, pour certain, tous les gens de la ville
Avoient horreur d'ouyr ung cas si vile,
Et à mourir estoit ja condampné,
Dont eust voulu quasi estre damné ;
Mais, en telz cas, soient medicins ou mires,
A se saulver chascun ouvre ses vires.
Il s'advisa, comme homme qui n'est sot,
Qu'il n'estoit pas jugé par son ressort,
Car, pour ce cas, requiert qu'on le renvoie
Devant son juge Angers, si qu'on revoie
Le sien procés, où, pour le faire court,
Appellera plainement à la Court.
Pareillement ses amys en requirent
Les officiers d'Angers, qui soubdain quirent
Tout le moyen de luy faire service,
Pour doulcement le purger de son vice.
Ceulx de Saulmur n'oserent contredire
Ce qu'il requist, ne rien encontre dire,
Mais advisé fut, par ung certain jour,
Qu'on le mainroit, sans faire long sejour ;
Dont fut joyeux, quand de c'on l'advertit ;
Croyez pour vray que rien n'en divertit.
Quand sceut le jour, à quelcun son secret
(Qui de le veoir sortyr n'avoit regret)

Dist : « Mon amy, à tel jour et telle heure,
Je te supply, sans faire aultre demeure,
Que soit Angers pour mon cas incité,
A Sainct-Ebvroul, qui est en la Cité,
Mettre ung brandon, feignant estre taverne.
Si je ne fais ung bon tour, qu'on me berne !
Aussi fault-il qu'ays notaire et tesmoings,
Pour veoir comment je sortiray des mains
De ceulx qui ont commission me rendre
A mon juge, me cuydant faire pendre. »
Son compagnon luy a promis ce faire;
Disant adieu, de luy se va defaire.
Or vint le jour que Faifeu fut tyré,
Pour estre Angers tout soubdain attiré;
Lors dist à ceulx qui de luy charge avoient,
Pource qu'Angers les destours ne sçavoient :
« Mes compagnons, je suis en vostre garde,
Mais quant à moy souvent bien je regarde,
Considerant que me menez à fin.
Donc n'ay parent, parente, ou affin,
Qui me saulver eust povoir ou puissance.
Parquoy suis cheut en tresgrande impuissance.
Aussi pour vray que me menez ès mains
D'un chartrenier, plus larron des humains :
Car, si j'avoys mille escuz en ma bource,
Ne cessera que tous ne les desbource,
Et n'en seray pour ce ja mieulx pensé.

Partant, enfans, en moy-mesme ay pensé
Que j'ay encore escuz ou trois ou quatre,
Que nous beurons, sans denier en rabattre,
Sur le chemin, car je sçay bien pour voir
Que mes amys tous vouldront bien pourvoir
A me nourrir et me faire grant chere,
En la prison, qui me sera bien chere;
Dont je vous pry', sans enfraindre à l'office
Que vous avez, me faciez ung service,
Qui pour certain rien ne vous coustera;
A mon prier chascun escoutera:
Je vous supply, ne me faictes l'injure
De me mener par la ruë, car je jure
Que mes parents en mourroient de despit. »
Les compagnons respondent, sans respit,
Qu'ilz sont contentz admettre sa requeste.
Or, pour parfaire et leur charge et leur queste,
Ilz ont Faifeu bien lyé et billé :
Le pouvre homme est laydement habillé.
Or, pour venir à fin d'iceluy conte,
Sur ung cheval ou jument on le monte,
Pour le mener, quasi desespéré;
L'ont de Saulmur soubdain desemparé.
Dieu scet comment son argent luy fut cher,
Pour employer en vin, poisson ou chair,
A festoyer les gallands qui le meinent,
Et qui ainsi pouvrement le demeinent :

Lieu n'ont trouvé où y eust vin en broche,
Sur le chemin, que Faifeu ne desbroche
De sa bougette argent, sans estre chiche :
S'il peust sortir de leurs mains, il fust riche.
Quand furent près de la ville et forsbourgs,
Ne demandoient ne vielles ne tabours
Pour tympaner leur entrée et venuë;
Artillerie, ou grosse ou bien menuë,
On ne sonna, mais bien secrettement
Se fist mener, o grant regrettement,
Par sur les murs du portail de Toussaincts :
A Sainct Ebvroul se sont trouvez tous sains.
Quand Faifeu veit le brandon à la porte,
En cest endroit il veult qu'on se transporte,
Car son argent y sera despendu,
Puis qu'aussi bien il fault qu'il soit pendu.
Les conducteurs n'y firent resistance,
Mais au brandon vont faire residence,
En esperant que fust pour bancquetter;
Mais fault qu'ailleurs en aillent donc quester.
Lors il entra premier, chascun le suyt;
Quand fut entré, il fist ce que s'ensuyt :
De l'eaue benyte il print et leur en donne,
En leur disant que tout il leur pardonne
Qu'ilz luy ont fait, si que rien ne desguyse;
Franchise il veult, pour tant qu'est en l'Esglise.
Ilz ont juré qu'ilz le trairoient par force,

Mais on leur dist : « Nully ne s'y parforce! »
On leur monstra crucifix et aultiers;
Ainsi trompez furent pouvres gaultiers:
Y faire rien tout ne leur vault ung double,
S'en plaindre aussi leur travail en redouble;
Le meilleur point fut leur en retourner,
Ung doy au cul, pour mieulx les attourner,
Et l'aultre en l'œil, à Saulmur leur complaindre:
On se mocqua d'eulx, en lieu de les plaindre.
Par ce moyen, fut Faifeu acquitté
Bien aysement de son iniquité:
Car tel estoit, le voulant faire pendre,
Qui fut joyeulx ung bien peu d'argent prendre.
Subtilité ainsi le delivra,
Mais à Saulmur grant mocquerie livra.

Comment Faifeu entretenoit certaine fille,
à qui il fist une aultre fille.

CHAPITRE XLIII.

QUANT *eut regné ainsy par ung long temps,*
Tous ses amys n'estoient pas trop contens
Qu'il ne mettoit peine à se retyrer,
Ce nonobstant qu'onc ne voult attirer
A faire mal, mais en joyeuseté

Tousjours par tout il a joyeux esté,
Et gaudisseur, entretenant commeres,
Tant qu'il en fut, que venir fist comm' meres :
A l'une il fit une tresjolie garce,
D'elle parler jamais je ne m'esgace,
Pour tant qu'Angers de present ell' fait feu :
Degenerer ell' ne pourroit Faifeu,
Car, à la veoir, ainsi qu'on me rapporte,
Audit Faifeu de visage reporte,
En faitz et ditz oncque on ne veit pareille;
Les plus gros sieurs luy prestent leur oreille :
En plusieurs lieux, où glands de fain choirroient,
Les bons morceaulx souvent luy eschoirroient :
Car, en Angers, pour faire fin de conte,
Quant à jaser, d'elle on tient fort grant compte,
Mais en ses ditz pas ne tient grans propos,
Car son esprit n'a guere de repos,
Mais toutesfois souvent à plus sotz qu'elle
Mengeust le pain, et mainte autre sequelle,
Pour demonstrer, par inclin paternel,
Que du tout n'a retins le maternel,
Quand du babil elle tient de son pere,
Et de pisser elle tient de sa mere.

Comment ses parens le pathelinerent et redarguerent tant qu'il fut d'opinion estre marié.

CHAPITRE XLIIII.

POUR *revenir à noz premiers moutons,*
Si que ses faictz mieulx au vray nous mettons,
Comme j'ay dit, devant, que ses amys
Estoient fachez quasi plus que demyz,
Et courroucez que bien ne se retyre,
Aucun amy des siens vers luy le tyre,
Luy remonstrant qu'il avoit bon sçavoir,
Et congnoissant prou pour richesse avoir,
Et que temps est de ses follyes congnoistre,
Et s'arrester, non pas se descongnoistre.
Bref, tout conclud, tant l'alla harier
Que content fut qu'on l'allast marier.
Jamais ne sceut de ses gens se defaire,
Qu'il ne fallust, pour tel sot marché faire,
Qu'on le menast si bien le goustier,
Pour querir femme à Chasteau-Gontier.
Le jour fut prins de toutes les parties
Pour fiancer : là furent departies
Maintes baves; meinte promesse ont fait,
Comme on sçait bien qu'à tel marché on fait.

L'un luy afferme : « Elle a mille ducatz »,
Où onc ne fut advertye du cas;
L'un dist : « Il est fort sçavant et bien riche »,
Où il n'a pas vaillant une bouriche.
Voyez comment, faisant telz quariages,
Souvent on est trompé és mariages.
Or, pour finer, on l'a tant advancé
Que de par Dieu femme il a fiancé.
S'il n'est content, il fault qu'il se contente;
C'est le plus fort, mais qu'il mette en con tente.
La mariée est bien du marié
Pour le present, mais soubdain harié
On l'a vers elle, et par faulx rapportz faire,
Tant que vouldroit du marché se defaire :
Car on luy dist qu'il n'est qu'ung gaudisseur,
Joueur, pippeur, de follyes bannysseur,
Dont pour certain ell' voult, pour tout conclure,
De ce marché son fiancé forclure.
Ung jour, Faifeu va tout exprés la veoir
Chez ses parentz, en esperant l'avoir
Comme promise à luy et accordée,
Mais la trouva toute desaccordée
D'avecques luy; dont fut bien estonné,
Autant ou plus que si là eust tonné,
Car luy a dit : « Mon amy, ne te peine
Me pourchasser, car tu perdras ta peine;
Jamais o toy ne feray demourée,

Et fusses-tu tout vestu de morée,
Car on m'a dit, pour le cas abreger,
Que tu n'as point où ton doy herberger.»
Faifeu respond: « Pas il ne vous fault croire
Ce qu'on vous dit, on le vous fait acroire,
Mais en nous deux il nous fault adviser,
Sans à jamais en rien nous diviser,
Jour consonnant pour noz nopces parfaire
Et espouser. Ne voulez-vous pas faire
Ce que je dis?» Si dist: « Non, par ma foy!
Plus fort qu'avez vous n'aurez pas ma foy.»
Quant il congnut qu'on l'avoit surbornée,
Et le laisser sa pensée est bournée,
Incontinent, pour plustost l'inciter
A l'espouser, la va faire citer.
D'estre citée ell' ne s'est estonnée;
Fut à son jour, frisquement attournée,
Où leur procès par longtemps fut tenu,
Dont je ne sçay du tout le contenu;
Mais penser fault, faisant telle menée,
Que leur matiere a bien esté menée.
Croyez aussi que Faifeu ne s'est tins
Qu'il n'ayt souvent de bons propos maintins
En plaidoiant; on n'en faisoit que rire,
Mais tous icy ne les ay peu escripre.
Or toutesfois ses bades et quacquetz,
Qui plustost vont que ne font nulz tracquetz,

N'ont rien servy, car, par grant injustice,
L'official luy a tollu justice;
Car à n'avoir sa femme est condamné.
Mais il ne veult estre par con damné:
Donc appella, à Tours, de la sentence.
Souvent on voit tromper plus de cent en ce;
Bien eust voullu avoir là tout laissé,
Car il estoit du procés trop lassé,
Mais il vouloit acquitter sa conscience,
Et veoir aussi si elle a en con science.
A son jour, fut plaidoyer jusqu'à Tours,
Où il a fait maints voyages et tours.
Pour tant qu'il veit sa femme estre trop malle,
Aussi qu'elle est de raison anormalle,
Bien eust voulu ja l'avoir mise à sac.
Pourquoy il mist en escript sur son sac:
« Sac de procés », si que par tout soit sceu
Pour le pouvre Maistre Pierre Faifeu,
Qui de malheur ne peut trouver l'indice,
S'il ne le quiert par voye de justice.
Tant tint à Tours ferme son estappeau
Que il gaigna sa femme par appeau,
Et si luy fut sentence prononcée
En jugement, quell'il n'a renoncée.
Mais, pour gaudir, il dist à plaine voix :
« Puis qu'il me fault ainsi ma femme avoir,
Qui trop me tourne à fascheux prejudice,

Je fringueray (or avant) par justice. »
Lors de son dire il fut fait ung grand rys
Des assistans, qui n'en furent marryz.
Son cas gagné, au retour se va mettre :
Nul ne sçauroit, ou en prose ou en metre,
Bien rediger (stable ou par chemin)
En nul papier, tablette ou parchemin,
Le grant recueil, la grant chere et la feste,
Qu'on luy a fait, du bas jusques au faiste,
Car, en Angers, ses parents et amys
Le festyer chascun sa peine a mis.
A sa femme est soubdain à son instance
Insinuer son dicton et sentence,
Duquel pas n'eut le cueur trop resjouy,
Mais toutesfois il a d'elle jouy :
Malgré ses dens, en souffrira l'estraincte,
Non par amour, mais plustost par contraincte ;
Mais, s'il eust sceu (comme tost sera dit)
Son mauvais cas, premier se fust desdit.
Or, pour conclure, entre eulx ont divisé
Plusieurs propos, puis ont jour advisé
Pour espouser et les nopces parfaire,
Si qu'il n'y eust plus jamais à refaire.

Comment, la conclusion des nopces prinse, pour faire chere et festyer les parens de sa femme, alla à Paris faire acoustrer sa veze, la sepmaine qu'il devoit espouser.

CHAPITRE XLV.

FAIFEU *s'en vint, pour faire l'appareil.*
Je croy qu'au monde il n'estoit son pareil.
Pour faire mieulx recueil à l'espousée,
Une veze eut par trop mal disposée,
Donc la porta sur les pontz racoustrer,
Car de tel cas bien se sceut acoustrer,
Et bien jouer, aussi de la vielle,
Se desguysant avecque une bielle.
A l'acoustrer, ung se cuydant gaudir
Avecques luy, aussi pour l'esbaudir,
Luy demanda que c'est qu'il faisoit faire;
Il respondit que la faisoit refaire
Et racoustrer sa veze qui n'est bien,
Pour resjouyr tout plain de gens de bien,
Qui conduyront, l'un de ces jours, sa femme.
Bien seroit-il ung nyés et infame
S'il ne leur fait grand chere et passetemps,
Tant que de luy s'en aillent tous contens.

Le compagnon luy dist : « En ceste ville,
Ilz ne font rien en ce mestier que vile,
Mais vous avez pour deux soldz à Paris,
Qu'ilz surferont cy de moityé de pris. »
Rien ne respond Faifeu à son parler,
Mais tout soubdain son esprit fut par l'aer,
Non courroucé, marry ou remply d'yre;
A nul vivant son vueil il ne va dire,
Mais s'en alla droict en sa mansion,
Prent son cheval, dont ay fait mention,
Lequel estoit caduc et fort cassé,
Car trop l'avoit mené et traquassé,
Monta dessus, et picque de la botte;
Tant picqué l'a qu'à peine se sabbotte,
Et transporta jusques à la Ferté.
Mais le mignon, pour faire l'affaicté,
Court son cheval tant que de chault il suë;
Fort l'a crotté, mais pas il ne l'essuë.
Ung cor il a, qui est tout fait à poste,
Qu'il va sonner, courant, feignant le poste;
Se va loger droict chez Gillet le Prince,
Qui (gaudissant) ung chascun picque et pince.
Alors Faifeu en l'estable posa
Le sien cheval, qui bien se reposa.
Or, pour tout vray, à son hoste il afferme
Que de Bretaigne a chevauché bien ferme,
Car à midy partit devant ce jour,

Qui à croire est qu'il n'avoit fait sejour
Quant fut logé, son cheval recommande,
Et au varlet qu'il soit pansé commande,
Pour tant qu'il dist devoir estre à Paris
Le lendemain à midy, ou peris
Sont et perduz maints affaires qu'il dit
Avoir en Court. Nul n'y fait contredit,
Mais fut traicté comme homme de la sorte
Qu'on le pensoit; donc ung chascun s'assorte
Le festyer et luy faire grant feu.
Pas ne pensoient que fust Pierre Faifeu.

Comment, en allant à Paris faire acoustrer sa veze, il logea à la Ferté chez Gillet le Prince, qu'il trompa avecques son cheval.

CHAPITRE XLVI.

APRÈS *soupper, fut temps qu'on se retire;*
Faifeu s'en va en sa chambre et se tire,
Où ne dormit; mais, quand il fut retraict,
Il s'est levé, feingt aller au retrect,
Alla trouver le varlet endormy,
Qui n'estoit pas pour luy fin à demy,
Car luy robba ses clefz et les emporte:
Partant, peult bien clore et ouvrir la porte.

Premier ouvrit le grenier à l'aveyne,
Où son cheval (comme en Poictou) il meine,
Et le laissa, puis va la porte ouvrir
De la maison, pour son fait mieulx couvrir,
Si qu'on pensast que le varlet fust yvre,
Remect les clefz, puis soubdain se delivre
Se recouscher et prendre son repos.
Le lendemain ce fust un hault propos,
Car, quand fut prest de parfaire sa voye,
Le varlet eust voulu estre en Savoye.
Faifeu, feignant n'estre adverty du cas,
Dit qu'il aymast mieulx perdre cent ducatz
Que son cheval; donc, pour tel desarroy,
Incontinent s'en yra plaindre au Roy.
Le Prince dit: « Pour un don charitable,
Prenez le mien qui est en mon estable;
Cinquante escuz il vault, je vous affy. »
Faifeu ne veult, feignant avoir deffy
Qu'il ne luy peust servir à son affaire,
Disant le sien avoir coustume faire
Cent lieux par jour, comme ung cheval fayé.
Le Prince fut de ce mot effrayé;
Lors luy donna, pour de tel cas se taire,
Dix beaulx escuz, sans appeller notaire,
Et son cheval, et son escot aussi.
Faifeu le veult, par tel moyen que, si
De son affaire il ne fait la depesche,

Sera au coust du Prince qui l'empesche.
Bien l'a voulu ; lors Faifeu a monté
Sur le cheval, mais comme desmonté
Il s'estimoit ; or toutesfois il picque
Bien asprement. Ainsi, par sa trafficque,
Eut le cheval, quel gueres ne courut,
Et de l'argent qui bien le secourut.
Quant eut passé la Ferté et laissée,
Sa haste il eut bien soudain delaissée,
Car tout en paix s'en va jusqu'à Paris,
Et fist au Prince ung tour dont n'a pas rys ;
De ce bon tour à nully ne se vante,
Mais tout soubdain son cheval mist en vente.
Le propre jour, on trouva son cheval
Monté en hault au grenier, non à val.
Le Prince alors bien congnut qu'on le pippe,
Et qu'ung trompeur ainsi son cheval grippe.
On essaya si le cheval alloit
Comme il disoit, mais gueres ne valloit.
Le Prince à nul ne conta l'adventure,
Qu'on l'a mocqué par si faulce nature,
Mais le cheval en l'estable on posa,
Où longuement tresbien se reposa.
Faifeu faisoit à Paris bonne chere,
De l'argent q'eut du cheval à l'enchere,
Et accoultrer sa veze il a bien fait,
Ne prenant point la matiere à effect.

Comment il s'en retourna de Paris à Angers avecques aucuns de sa congnuë, et relogea chez ledit Prince, qu'il trompa de rechef, et ne fut point congnu.

CHAPITRE XLVII.

Ce temps pendant qu'il parfaisoit sa queste,
De luy Angers on faisoit grant enqueste :
Chascun cuydoit qu'il se fust enfuy,
Car nul ne sçait quel, s'il fut enfouy
Et enterré, ne par quelle fortune
On l'a perdu. Ce par trop importune
L'esprit d'aucuns, pensans l'avoir perdu ;
Maint en estoit fasché et esperdu.
Or advint-il, pour nostre cas parfaire,
Qu'aucuns d'Angers à Paris ont à faire,
Quelz d'avanture ont rencontré Faifeu
En leur chemin : si que le cas soit sceu,
Luy ont enquis qui de present le meine,
Veu qu'il devoit, la prochaine sepmaine,
Femme espouser, ainsi qu'on raportoit,
Et luy ont dit aussi qu'il apportoit
Et si faisoit grant dueil à ses parens,
Autant qu'en a par monceaulx ou par rencs.

Si leur respond qu'il y a des jours seize
Qu'il est venu faire acoustrer sa veze,
Car à Angers aucun n'a sceu trouver
Qui l'habiller se voulust esprouver;
Aussi leur dist, pour eviter diffame,
Qu'il en vouloit faire feste à sa femme,
Et recevoir ses parens et amys.
« Voyez, dist-il, qui à Paris m'a mis. »
Lors ont conclud de retourner ensemble,
Mais tout soubdain de la compagnie s'emble,
Et s'en va droit chez ung frippier changer
Tous ses habitz, pour de mieulx s'estranger.
Comme homme cault, subtil et bien aprins,
Prent ung cheval qui n'estoit de grant pris,
Que de cent solz, ou au plus de six livres;
Pas ne le prent pour le charger de livres,
Mais pour Angers seullement l'apporter.
Ne fut si fol à ses gens rapporter
Ce qu'avoit fait de son cheval, quant vint,
Mais vous orrez comment il en advint.
Or, pour partir chascun se botte et house;
A demeurer nul d'eulx ne se dispose,
Mais tant ont fait qu'à la Ferté s'en vindrent.
Escouttez bien les choses qui advindrent.
Chez ledit Prince ilz prindrent leur heberge,
Qui leur donna de maint poullet et berge,
Et les traicta comme homme à ce congnu,'

Et n'a Faifeu de nul esté congnu.
Le lendemain, quand fut temps de partir,
Et à chascun leurs chevaulx departir,
Faifeu congnut son here emmy l'estable;
Semblant n'en fist, mais, comme sage et stable,
A demandé qui tel here leur donne.
Incontinent le Prince s'abandonne
Compter le cas qui luy est advenu,
Dont aux presens grant plaisir est venu.
Le conte fait, Faifeu dist à son hoste :
« Je te requiers, mon bon amy, escoutte :
Trocquons nous deux, sans faire aucun retour. »
L'hoste le veult. Ainsi, par celluy tour,
Faifeu trompa son hoste doublement.
Voyez comment, sans aucun troublement,
Il ramena son cheval jusqu'Angers
Sans y avoir ne perte ne dangers.
Quand fut venu jusqu'en sa cognoissance,
Et qu'il congnut le lieu de sa naissance,
Plus ne craignit conter le cas qu'eut fait,
A plusieurs gens, dont maint rys en fut fait.
On luy enquist de son partir la cause,
Mais respondit, sans faire longue pause,
A maint amy, qui luy ryt, court et baise,
Qu'estoit allé faire acoustrer sa veze.

Comment, aprés tous ses tours, il espousa sa femme en l'esglise Sainct-Julien, à Angers.

CHAPITRE XLVIII.

POUR *parvenir de ses faitz à la fin,*
Il n'eut cousin, parente, ne affin,
Luy retourné, qu'aux nopces ne convye.
Bien cuyde avoir longuement par con vye.
Le jour fut mis, pour mieulx luy donner fame,
Qu'espouseroit à Sainct-Julien sa femme;
Mais cependant chascun jour se desguyse,
Et s'en alloit de chez luy à l'esglise
Avec sa veze, ou bien o sa vielle:
Oncques on ne veit pareille kirielle,
Plustost faisoit l'aveugle ou le mancquet.
Aux compagnons ainsi fist maint bancquet,
Pour luy tenir compagnie à ce faire,
Tous ses voisins pensans que fust pour faire
L'espousement : donc chascun y tournoit;
Maint y couroit, qui pesneux retournoit.
Mais le jour vint qu'on fist à bon escient;
Pierre Faifeu, comme bon et scient,
Sa femme print, dont il ne fault pas dire
Que maint le veit, qui fort s'en print à rire.

Le jour fut gay, frisque, et plaisant, et beau;
Maint, au bancquet, sur chaere ou escabeau,
Fut resjouy de tabours et bussines;
Là on a fait maints passetemps et signes;
Plusieurs dances morisques et virlaiz,
I furent faitz, par maistres et varletz;
Les metz qu'on eut racompter par parolle
On ne sçauroit, ne rediger par rolle,
Car l'abundance y fut tant superfluë
Je croy le bien de tout Angers y fluë.
Le jour passa, chascun se retira:
Mesmes Faifeu vers sa femme attyra.

Comment, aprés avoir esté certain temps en mesnage avec sa femme, il mourut de merencolye.

CHAPITRE XLIX.

EN peu de temps, mesgnage le surprint
Bien asprement, dessus et dessoubs print,
Car tout soubdain, par bien frapper en coche,
Dedans ung an il eut sa femme en cousche.
Or la coustume a la femme souvent
A son mary faire boyre son vent,
Que gaudisseurs, sans en faire autre mise,

Nomment et dyent le vent de la chemise;
Le povre homme n'en fut pas exempté,
Car de tel vent tost fust bien esventé,
Voyre et si bien que jusques à berser
Il fut contraint, sans en rien traverser.
De ce cas là je ne m'esbahys point,
Car és escriptz on trouve, et en maint poinct,
Que les plus grands ayans sçavoir et fame
Se sont trouvez trompez, et par la femme.
Ce nonobstant que vueille maintenir
Qu'il fust trompé par son mal contenir,
Mais on disoit, tant en glose qu'en texte,
Que elle avoit la plus mauvaise teste
Qui fust Angers, dont son joly esprit
Quasi estoit tout perdu et perscript.
Davantage eut avecque elle sa mere,
Qui à Faifeu faisoit douleur amere,
Car ce qu'en bruyt la fille ne faisoit,
La mere estoit, qui le tout parfaisoit.
De ses douleurs je n'en dys pas la dysme :
Mieulx luy vaulsist tumbé estre en abysme.
Où il avoit tousjours joyeux esté,
Bruyt et tanson a pour joyeusetté.
Bref, il cuyda, ung jour, estre le maistre,
Et bien tanser se voullut entremettre;
Mais, s'il eust eu trois testes en monceau,
Davantage il n'eust eu ung morceau.

Mais, pour monstrer qu'il tenseroit plus hault
(Qu'ilz ne feroient), il s'encrucha en hault
Sur ung buffet, ou sur ung dressouer.
Mais rien ne sert ung tel adressouer :
C'estoit nyent. Pour faire fin de conte,
Contrainct estoit s'en en aller de honte.
Quant eut regné ainsi ung bien longtemps,
En telz debatz, riottes, et contemps,
Remply de dueil, soucy, merencolye
(Qui des joyeux souvent cœur et corps lye),
Luy qui avoit sur tous esté joyeux,
Frisque et gaillard, et de tous jeux joueux,
Pourtant qu'il eut femme à sa vie contraire,
Dieu le voullut par devers luy retraire,
Et trespassa de ce siecle,. en ce point.
L'heure et le jour, pour vray, je ne sçay point.





L'ACTEUR.

QUANT *j'eus finé coppier ce volume,*
Incontinent mon conducteur ralume
La lucerne de mon petit esprit,
Lequel estoit quasi demy perscript.
Lors m'advisai à son maistre le rendre,
Qui doulcement l'a bien voulu reprendre,
Me merciant de mes peine et labeur,
Sans en nul point de moy estre gabbeur;
Mais me pria derechef m'addonner
Le coppier, et le double en donner
Au dessusdit abbé tresvenerable,
Remply d'honneur et bien innumerable;
Ce que promis faire, sans abuser.
Lors, tout soubdain, de luy me voys ruser,
Prenant congé; Boncœur tousjours me guyde,
Hors ce parquet fault soubdain que je vuyde,
Puis me conduyt par où j'estois venu,
Dont je ne sçay prés que suis devenu,
Veu que je sorz d'un lieu tant delectable,
Et suis rentré en ung tant lamentable.
Or toutesfois pensois sortir tout droit,

Mais Boncœur m'a arresté, à l'endroit
Où gist Faifeu, soubz une pierre dure ;
Me contraignant, dist qu'il fault que j'endure
Lyre et gouster l'epitaphe et dicté
Qui est sur luy. Tout soubdain meditai
Obtemperer au vueil de tant bon maistre.
Incontinent je me voys entremettre
La regarder, selon mon povre esprit ;
Puis peine ay mis la mettre par escript,
Comme voyez que cy elle est escripte,
Sans qu'il y ayt nulle faulte ou redicte :
Car en telz motz, comme icy sont posez,
J'ay toust escript, pour m'aller reposer.





Epytaphe de Maistre Pierre Faifeu, trouvée au cymitiere où gysent les corps dont les esperitz sont aux Champs Elisées.

APRÉS *avoir regné soubz la tutelle,*
Gouvernement, regime et curatelle
Des elemens, dieux, planettes et signes,
Pierre Faifeu, des gaudisseurs insignes
Le parangon et le superlatif,
D'Angers nourry, engendré et natif,
Par d'Atropos le dart merencolicque
Feru on l'a d'un coup trop collericque,
Sans y penser, comme on fait chascun jour,
Dont est contrainct faire icy son sejour.
Soubz le fardeau de ceste dure pierre,
Voyez gesir le plaisant maistre Pierre,
Qui en ses faitz par tout passa Villon,
Et Pathelin. Pourtant, à reveillon,
Tout bon compaing De profundis *luy donne,*
Priant à Dieu que ses maulx luy pardonne.





L'ACTEUR.

J'EUS *bientost fait, car pas n'a grant longueur;*
Boncœur m'ouvrit, sans me mettre en langueur,
Et me conduyt jusque dehors la porte.
Avecques moy mon escripture emporte;
Si ne l'eusse eu, mon frain eusse rongé,
Pensant avoir ce qu'est dessus songé.
Quand fus chez moy, je me mis à repos
De mon labeur, mais sans changer propos;
Le lendemain, en coppie le redige,
Pour vous donner, mon trescher seigneur lige,
Comme Faifeu m'a dit et commandé,
Vous suppliant que soys recommandé
Vers la haulteur, grandeur et magnitude
De vostre estat, auquel mets mon estude,
A mon povoir, obtemperer et faire.
Si je le fais, c'est ce que je doibs faire :
Car, si povois en cent me transformer,
Et Dieu du Ciel m'eust voulu informer
De tous sçavoirs que jamais sceut Pallas,
En mon vivant estre ne doibs pas las
Vous honnorer et tousjours vous servir :

A vos biensfaitz ne sçaurois desservir,
Car vous m'avez si bien entretenu
Que fort à vous me treuve estre tenu.
On me devroit de grant ingratitude
Redarguer, si, vostre gratitude
A mon povoir, j'estois desbilité,
Le recongnoistre à possibilité.
Pourtant, Monsieur, ce petit cas vous donne,
Vous suppliant qu'aux fautes on pardonne,
N'ayant esgard à mon [si] rude stille,
Car mieux fluant de moy il ne distille;
Mais je congnois tant vostre noble cœur
Qu'il ne vouldroit de moy estre mocqueur,
Mais bien prendra la peine corriger
Tous les defaulx qui y sont erigez.
Si son plaisir à ce faire veult mettre,
En ce sçavoir je ne sçai meilleur maistre.
De peur d'ennuy, à l'espitre faiz fin,
Priant mon Dieu qu'il vous doint, à la fin,
Trescher seigneur, les grans joyes perdurables
Qu'ont les heureux, qui tousjours sont durables;
Et, vous vivant, loüer Dieu, en paix vivre,
Hors de soucy, de tout ennuy delivre.
Par vostre serf (dont n'estes engigné)
Tresobeyssant CHARLES DE BORDIGNÉ.



Envoy en maniere de ballade du compilateur aux lecteurs.

Rengez-vous tous à milliers et à tas,
Gentilz enfans aux espritz angeliques;
Desduysez-vous en chambres, galletas,
Parez de soye, ou laine, ou taffetas,
Lyre et gouster les lois evangeliques;
Aprés, de peur estre merencoliques,
Esbattez-vous, auprés de vostre feu,
A regarder les faitz Pierre Faifeu.

Si faute y a de raison ou compas,
Je vous supply, n'en soyez colleriques,
Mais corrigez, car je ne l'entends pas;
A besongner voys plustost que le pas,
Parquoy ne peult qu'il n'y ayt des repliques,
Pour les deffaulx qui sont plus que dupliques;
Or, toustesfois, passez temps peu à peu
A regarder les faitz Pierre Faifeu.

Ce qu'il y a n'est qu'ung trop petit cas,
Pour en parler entre les rhetoriques,

Entre sçavans, procureurs, advocatz,
Et gens lettrez : tost seroys mis accatz
De me vanter devant les theoricques
Et gens parfaitz, en carmes heroïques;
Donc je m'en tays, mais ay fait mieulx qu'ay sceu
A regarder les faitz Pierre Faifeu.

Prince, est bien veu : voz vouloirs tous uniques
M'excuseront, sans en rien m'estre iniques,
Vous suppliant que chascun face vœu
A regarder les faitz Pierre Faifeu.

Fin des faitz et dictz joyeux de Maistre Pierre Faifeu, mis et redigez par messire Charles Bordigné, prebstre, le premier jour de mars | l'an mil ccccc xxxi, et imprimez à Angers | l'an M. D. XXXII.





NOTES

Page 6, vers 26. Dans *examine*, il y a une transposition de lettres pour le besoin de la rime. Le mot est *exanime* (du verbe latin *exanimare*, ôter la vie).

7, 29. *Mesgresse*, pour *maigresse*, maigreur. — *Escouruës*, battues, du verbe *escourre*.

8, 2. *Vous gencez*, pour *gencez-vous*, préparez-vous, disposez-vous. — Nous avons encore le composé *agencer*.

— 6. *Interir*, du verbe latin *interire*, tuer. Malgré cette étymologie, *interir* paraît avoir ici le sens d'exclure.

— 10. *Celicque*, pour *céleste*, du bas latin *cœlicus*.

— 14. *Riblée*, volée, dispersée.

— 28. *Amene*, du latin *amœnus*, agréable.

13, 13. *Orbelle*, ombre, obscurité.

— 14. *Luyttons*, pour *lutins*, petits démons.

18, 4. *S'esgacer*, s'aviser, s'aventurer.

19, 8. *Rametz*, pour rameaux.

20, 6. *Sainct Trotter*, pour *saint Trottet* ou *Trotez*, saint imaginaire dont le pèlerinage était souvent cité au moyen âge par les bonnes femmes, qui croyaient y gagner des *pardons* ou indulgences extraordinaires.

21, 17. *Fayerye*, pour *féerie*, pays des fées.

24, 3. *In metro*, en rythme, en vers, du latin *metrum*.

25, 4. *Aestre*, pour *estre*, lieu, enclos, résidence.

— 20. *Barat*, tromperie, fraude, dol.

26, 25. *Prescript*, anéanti, accablé, du latin *prescriptus*, pris dans son sens de basse latinité.

30, 20. *A poys d'escu*, expression proverbiale, signifiant en échange.

32, 18. *A la grimaulde*, à la façon des grimauds, des mauvais écoliers.

34, 5. *Avoir ce creu*, c'est-à-dire pour avoir crû ce qu'on ui rapportait.

37, 20. *Gaultier*, paysan, lourdaud.

38, 6. *Luneau*, niais, fou, crédule.

41, 13. *Lorpidum* ou *lorpidon*, vieille femme, terme de mépris : du latin *loripes*, boiteux, cul-de-jatte.

43, 12. *Essoine*, empêchement, occupation.

46, 11. *En emprunter son* CREDO *estoit tendre*, expression proverbiale, signifiant qu'il n'avait pas foi dans le succès d'un emprunt d'argent.

48, 17. *Au petit saing*, ou plutôt *seing*, c'est-à-dire au coup de cloche de l'horloge publique, ou du jaquemart de cette horloge.

— 18. *Mettre nays au sain*, mettre le nez au sein, une expression proverbiale signifiant perdre son temps, s'amuser à la bagatelle, comme l'enfant qui met son nez sur le sein de sa nourrice au lieu d'y mettre la bouche.

50, 12. *Landier*, chenet, trépied de cuisine.

51, 14. *Pincerne*. Ce mot étant synonyme de *bouteille*, il faudrait peut-être lire *pinterne*, dans le sens d'une grosse bouteille contenant une pinte. On a dit aussi *pinter*, pour *boire* à tire-larigot.

65, 17. *Repuces*, au propre, sorte de collet à prendre les oiseaux ; au figuré, ruses de chasseur.

66, 22. *Esponce*, quittance, déguerpissement ; *faire esponce*, c'est quitter la place.

72, 16. *Bade*, sottise, badinerie ou badinage.

73, 15. *Secours*, pour *secourus*.

74, 19. *Coppieur*, ou *coppieux*, moqueur, railleur, imitateur, bouffon.

80, 4. *Raillon*, trait d'arbalète.

86, 10. *Propine*, droit de passe ou de transfert, expression de droit ecclésiastique. On a aussi employé ce mot dans le sens de *buvette* ou *buverie*, du latin *propinare*.

87, 8. *En nouant*, en nageant, en naviguant.

97, 17. *Cottelette*, petite cotte.

102, 6. *Le règent :* ce ne peut être que la huche, où l'on ferait le pain.

104, 1. *Le mal saint François*, expression proverbiale. Avoir le mal saint François, c'était manquer d'argent.

109, 12. *Groce* ou *grousse*, du verbe *grocer* ou *grousser*, murmurer, gronder.

110, 24. *Estorce*, pour *entorse*, mauvais pas, embarras.

114, 5. *Greigneur*, plus grand, du latin *grandior*.

115, 8. *Ruffage*, peut-être dans le sens de *renfrogné*, *grognon*, du mot languedocien *ruffa*. Peut-être faut-il lire *rustage*, grossier, rustique.

119, 18. *S'en resva* n'a rien à voir avec l'acception du verbe *resver*, rêver. C'est un autre vieux verbe *resver*, qui signifiait rôder, errer, battre l'estrade.

120, 16. *Hardeau*, vaurien, digne de la *hart*.

121, 4 *Emboucher*, nourrir, pitancer. Peut-être faut-il lire *embaucher*.

123, 9. *Ouvre ses vires*, emploie ses forces, proverbialement fait flèche de tout bois. La *vire* était une petite flèche.

124, 20. *Affin*, allié, du latin *affinis*.

125, 4. *Pour voir*, pour vrai.

127, 2. *Aultiers*, pour *autels*.

128, 8. *S'esgacer*. Voir page 18, vers 4.

— 12. *Glands de fain*, C'est le fruit du hêtre, qu'on appelle vulgairement de la faîne.

129, 15. *Le goustier*, pour *le goûter*, y prendre goût, y mordre.

129, 19-20, et 130, 1-2. On remarquera qu'il y a en cet

endroit quatre vers à rimes masculines qui se suivent ce qui semblerait indiquer l'omission de deux vers à rimes féminines; mais l'édition originale ne laisse pas supposer une lacune.

130, 5. *Quariages* ou *cariages*, pour *charriages;* au figuré, menées, affaires.

131, 1. *Morée,* sorte de plante. *Vestu de morée*, c'est vêtu de vert. Le 1er mai, il ne fallait pas être *pris sans vert*, c'est-à-dire que quiconque avait sur lui une feuille verte pouvait exiger un gage ou une discrétion de celui ou de celle qu'il rencontrait *sans vert*.

131, 27. *Tracquetz*, pour *claquets* de moulin.

132, 21. *Estappeau* est peut-être un diminutif d'*estappe;* en ce cas, *tenir ferme son estappeau* voudrait dire avoir bon feu et bon gîte, comme à l'étape.

134, 3 (au sommaire). *Veze,* cornemuse.

137, 10. *Estre en Savoye*, expression proverbiale; on a dit, dans le même sens : être à tous les diables.

— 21. *Faé*, ou *féé*, enchanté.

140, 26. *Berge*, ou *barge*, oiseau de chasse fort recherché autrefois.

142, 11. *Mancquet*, manchot, du latin *mancus*.

143, 18. *Faire boyre son vent*, expression proverbiale signifiant rendre esclave, soumettre à sa volonté, à ses caprices.

145, 2. *S'encrucher en haut*, expression proverbiale signifiant prendre, tenir le haut bout, comme une cruche ou un pot sur un buffet.

150, 21. *Delivre*, adjectif qui équivaut à *délivré*, libre.

152, 2. *Accatz*. Selon Sainte-Palaye, *mis accatz* équivaudrait à l'expression familière *mis à quia*, mis en demeure.

— 4. *Carmes*, vers, du latin *carmen*.





TABLE



Paris. — Imprimerie JOUAUST, rue Saint-Honoré, 338.


OCCVPA PORTVM
IOVAVST



